LA PLUME

LAPLUMEDAUPHINE.FR

5

Journal La Plume de Dauphine
Mensuel n°05
Université Paris Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Bureau

Président/Directeur de publication : Céline Poizat
Trésorier : Marie-Sophie Garcia
Rédacteur en Chef : Clément Fernandez
Secrétaire Général : Barnabé Monnot

Rédaction

Pôle Culture : Céline Poizat
Pôle Sport : Antoine de Béon
Pôle Actualités Dauphine : Guillaume Delamarre
Pôle Décryptage économique et politique : Pierre Rojas
Pôle Débat de société : Hugo Matricon
Pôle International : Diane Husni
Pôle Expression libre : Hugo Matricon

Communication

Pôle Communication : Johana Chebar
Mise en Page : Barnabé Monnot, Loubna Aggoun

Financement

Pôle financement : Guillaume Delamarre

L'équipe : Loubna Aggoun, Kenza Akallal, Annaëlle Assaraf, Juliette Broudin, Johana Chebar, Etienne Daugy, Estelle de Beaucé, Antoine de Béon, Claire de Kermenguy, Guillaume Delamarre, Juliette Dubois, Clément Fernandez, Marie-Sophie Garcia, Anne-Sophie Houdu, Diane Husni, Pauline Joly, Fanny Laplace, Julien Laurian, Pierre Lemerle, Frédéric Lucas, Aude Massiot, Hugo Matricon, Alexandre Moine, Barnabé Monnot, Quentin Moynet, Lionel Pélisson, Céline Poizat, Pierre Rojas, Jean Sesques, Eugénie Tenezakis.
Collaborations : Couverture par Etienne Daugy + contribution pédestre par Céline Poizat. Illustrations de Julia Benhamou (ESAG Penninghen) et Aude Massiot.

Impression : Chevillon Imprimeries

Pour la publicité : tresorier@laplumedauphine.fr
Pour la rédaction : redacteurchef@laplumedauphine.fr
La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université ou des autres collaborateurs du journal.
Les textes publiés n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de PSL Research University.
ISSN 2260-9857
Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Vous voulez réagir à un article ?
Ecrivez-nous à laplumedauphine@gmail.com, réagissez directement aux articles sur www.laplumedauphine.fr et suivez-nous sur Twitter @LaPlumeDauphine !

Nos partenaires

Dauphine Université Paris
PSL Research University
Les services de la vie étudiante CROUS Paris
Acadomia
Wall Street Institute School of English
Crédit Mutuel LA banque à qui parler
www.creditmutuel.fr
Imprim'Vert Votre imprimeur agit pour l'environnement

Un pour tous, tous pourris ?

Cataclysme pour la gauche, séisme pour l'ensemble de la classe politique. Le malfrat est passé aux aveux : « J'ai été pris dans une spirale du mensonge et m'y suis fourvoyé ». Parlementaire, propulsé à la tête de la très prestigieuse Commission des Finances de l'Assemblée nationale dans le cadre de l'ouverture sarkozyste avant de devenir ministre du Budget de J.-M. Ayrault, J. Cahuzac incarnait la figure de l'homme pressé, respecté par l'ensemble de ses pairs. Bien mal leur en à pris d'accorder autant de crédit à la parole de cet homme qui flirte avec la schizophrénie : gardien du dogme de l'équilibre budgétaire sur la scène publique, fraudeur fiscal en privé. Au-delà de la dimension pénale à travers sa récente mise en examen, c'est surtout la portée morale et politique qui risque de faire date, de marquer au fer rouge la vie politique française. En clamant haut et fort son innocence devant le Président de la République, le Premier ministre et la représentation nationale, J. Cahuzac s'est payé une dernière fois la tête des plus hautes instances de l'Etat mais aussi de l'ensemble de ses « camarades » et des Français, abusant de leur confiance depuis 1997, date de son entrée à l'Assemblée nationale.

Le pouvoir socialiste, aux abois après moins d'un an d'exercice, n'avait à coup sûr pas besoin d'une telle publicité. Le 19 mars, J. Cahuzac a (été) démissionné du gouvernement à la suite de l'ouverture d'une information judiciaire sur cette affaire. Après l'aveux de sa culpabilité, il s'agit désormais de couper tous liens avec le membre gangréné pour (tenter de) préserver le minimum de crédibilité qui reste au gouvernement. L'exclusion de J. Cahuzac du PS a rapidement suivi, sa fraude confirmant les doutes de certains sur sa qualité de socialiste et sur son attachement aux valeurs de gauche. Car s'il n'a « jamais cru à la lutte des classes », comme il le déclarait récemment, Cahuzac n'a, semble-t-il, jamais cru à la lutte contre la fraude fiscale, véritable plaie pour la solidarité nationale. Ses anciens « camarades » ainsi que l'ensemble des parlementaires, premières victimes de ses agissements, ne peuvent que condamner celui qui a trahi ses collègues et bafoué les valeurs de la République. Mais le préjudice causé est bien plus profond.

L'ex-chirurgien peut aujourd'hui être considéré comme « mort » politiquement. Même si le délit qu'il a commis est passible que de cinq ans d'inéligibilité, on imagine en effet difficilement qu'il puisse obtenir l'investiture d'un parti pour quelque mandat que ce soit. Le problème est que sa fraude fiscale, couplée à un mensonge de quatre mois, ne va qu'accroître la défiance des citoyens vis à vis des politiques. Dans un contexte de montée des populismes sur l'ensemble du continent européen, l'affaire Cahuzac ne fait qu'apporter de l'eau au moulin de l'antiparlementarisme. J.-L. Mélenchon et M. Le Pen vont pouvoir s'adonner à leur sport favori, réducteur et simpliste : mettre tout le monde dans le même sac pour mieux les pointer du doigt, dénoncer le « système UMPS » pour « Qu'ils s'en aillent tous ! ». A moins d'un an des élections municipales qui ne s'annoncent pas sous les meilleurs auspices pour les forces politiques traditionnelles, on assiste à une véritable « course à l'échalote » entre les deux figures tribuniciennes pour le gain symbolique de ces prochaines échéances (à savoir qui aura le plus progressé/conquis de municipalités ?). Seul point de satisfaction : à la différence d'autres périodes de poussée de l'antiparlementarisme, la République ne semble pas être remise en cause. C'est toujours ça de gagner !

Clément Fernandez,
M1 Sciences de la société
Rédacteur en chef

Actu Dauphine 4
Ça parle de GPS et de femmes

Actu PSL* 7
Hors de nos murs

Décryptages 8
Monopoly Money

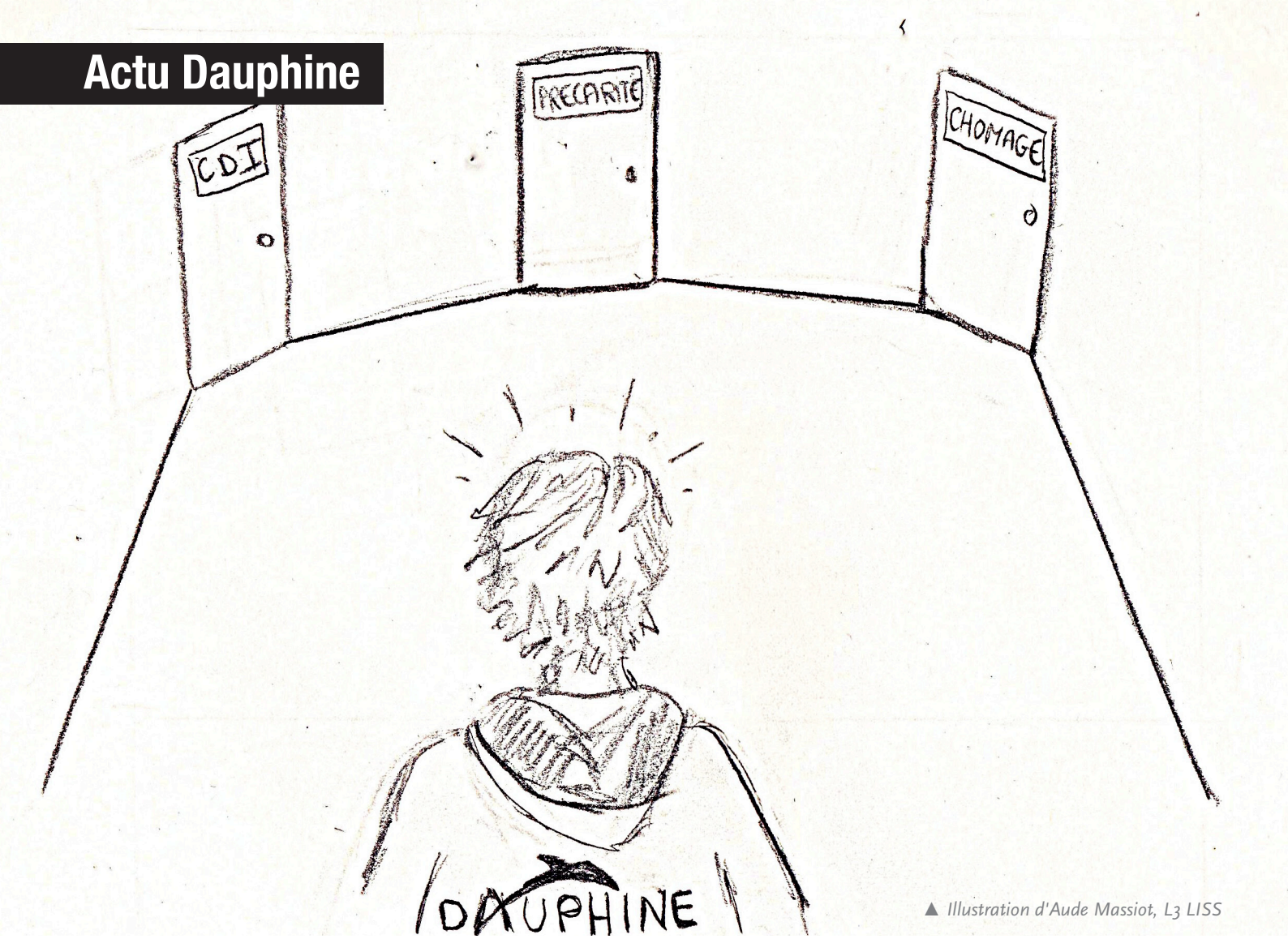
Culture 12
The Artiste

17 **Débats**
Allô quoi !

22 **International**
Beirut Express

24 **Expression Libre**
Le poids des mots ...

28 **Sport**
Tic-Tac-Ticket



▲ *Illustration d'Aude Massiot, L3 LISS*

Y a-t-il un GPS pour aider les Dauphinois ?

C'est un fait : en France, en 2012, près de 460 000 offres d'emplois n'ont pas trouvé preneur. Dans le même temps, le taux de chômage a dépassé les 10%. On peut donc légitimement s'interroger sur le paradoxe de ces deux tendances ; cette incohérence statistique nous amène à réfléchir à une problématique cruciale pour l'avenir de notre société, une problématique qui n'a jusqu'à présent pas trouvé de réponse adéquate : l'orientation scolaire.

Le regretté et non moins célèbre James Dean faisait déjà un constat identique, sur un sujet certes complètement différent : « Puisqu'on ne peut pas changer la direction du vent, il faut apprendre à orienter les voiles ». Malgré cette ellipse, cette phrase trouve aujourd'hui tout son sens, particulièrement dans le monde des études supérieures et donc, a fortiori, à Dauphine. Tout le monde connaît le contexte économique actuel avec toutes les difficultés qu'il entraine. Dès lors, l'université met-elle toutes les informations à la disposition des étudiants pour bien « orienter les voiles », pour les aider à trouver un emploi en CDI à la fin de leurs études ? Car oui, **le but des études est bien d'obtenir un CDI, ce qui ressemble de plus en plus aujourd'hui à la quête du Graal.**

Il convient tout d'abord de rappeler que la grande majorité des Dauphinoises et des Dauphinois n'ont strictement aucune idée du métier qu'ils souhaitent exercer à la fin de leur parcours universitaire. Dauphine a donc la lourde responsabilité de faire en sorte que chacun trouve chaussure à son pied. L'université propose donc durant ses deux premières années des parcours dits généraux pour apporter une base solide à chacun de ses étudiants. On peut louer en premier lieu ce projet de « culturisation » de l'université qui lui donne finalement son identité grâce à un enseignement initial commun. C'est après que commence le véritable casse-tête : l'orientation à Dauphine est, qu'on se le dise, un vrai labyrinthe. **Comment peut-on choisir la branche vers laquelle s'orienter sans vraiment connaître le quotidien des métiers que l'on sera amené à exercer à sa sortie ?** L'absence d'un stage obligatoire en fin de deuxième année apparaît dès lors comme une aberration, tant l'observation d'un métier se révèle utile au processus d'orientation. Les Néerlandais, qui multiplient les stages dès leur plus jeune âge, et qui ont un taux

Le but des études est bien d'obtenir un CDI, ce qui ressemble de plus en plus aujourd'hui à la quête du Graal.

de chômage à 5,8%, peuvent en témoigner. Une fois que l'étudiant a trouvé la formation de son choix, encore faut-il qu'elle lui fournisse un emploi une fois son parcours universitaire conclu.

La principale difficulté de l'orientation réside dans l'anticipation de la nature des offres d'emplois proposées en fin d'études. Malgré quelques réunions sporadiques, on ne peut pas dire que notre université se plie en quatre pour informer et pour aider ses étudiants. Heureusement, certains enseignants jouent les bouées de sauvetages en entrecoupant leurs cours de conseils avisés et forts pratiques. Il est évident que sans leur aide, nombre d'entre nous n'entendraient tout simplement pas parler de certaines formations aux débouchés pourtant multiples. **La désinformation est même un facteur clé de réussite pour accéder à certaines branches sélectives,** les étudiants en ignorant tout simplement l'existence. S'insurger contre ce phénomène serait donc le début d'un électrochoc.

Choisir, c'est avancer, et non pas renoncer. L'orientation est donc une étape cruciale dans le parcours de vie de l'étudiant. C'est par l'orientation qu'il se construit, qu'il fait des rencontres qui bouleverseront sa vie, qu'il choisit le métier qui le fera se lever chaque matin pendant des années. Il incombe donc à l'université de tout mettre en œuvre pour éviter au maximum les orientations malheureuses. Le dicton veut qu'il n'y ait que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. La société lui répond, froidement, qu'il s'agirait de ne pas se comporter en imbécile trop régulièrement, sous peine de (faire) perdre à la fois du temps et de l'argent.

De là à mener un « Grenelle de l'orientation », il n'y a qu'un pas. **On peut tout de même souligner que l'intégration des dauphinois sur le marché du travail reste très satisfaisante.** Ainsi, les étudiants de la promotion 2009, diplômés en pleine crise économique, étaient près de 97,7% à avoir trouvé un emploi un mois après la fin de leurs études. Ce très bon score ne doit cependant pas cacher les disparités existantes entre les différents masters. Ne nous reposons donc pas sur ce bon chiffre pour évacuer le problème de l'orientation d'un revers du bras. Alors que Dauphine fonctionne avec des cartes routières pour orienter ses étudiants, il serait temps pour l'Université de passer au GPS.

Guillaume Delamarre, L3 Gestion

Où sont les femmes ?

Que serait Dauphine sans ses dauphinois ? Pour sûr, rien. Ils sont son charme, sa raison d'existence, sa marque de fabrique. **Mais que serait Dauphine sans ses dauphinoises ?** Voilà une question bien moins évidente et tellement plus excitante. Pourquoi ? Parce que comme on n'y pense jamais vraiment, on a tendance à oublier que bizarrement elles constituent la majorité de notre paysage universitaire.

Les dauphinoises font rêver et, loin de tous préjugés, elles ne sont ni écervelées, ni superficielles. Aussi étudiantes qu'étudiants, elles sont futées, matheuses et confiantes. Alors comment les femmes s'imposent-elles à Dauphine ? Tentons une réponse tout en subjectivité.

Une chose est sûre, à Dauphine, que ce soit en DEGEAD, où l'on compte 60% de filles pour 40% de garçons, ou en DEMI2E, où ces proportions s'inversent, pas de place pour la parité ! Toujours en finesse et dans le souci de la précision, force est de constater qu'on ne leur retirera jamais leur talent de gestionnaire. Et les dauphinoises ne sont pas présentes que dans les études : vie associative, activités sportives et autres manifestations estudiantines, elles sont partout, au même titre que les hommes.

Les dauphinoises sont admises. L'entrée à l'université n'apparait pas altérée par les stéréotypes usuels faisant rimer femme avec foyer. Certes, il leur aura fallu surmonter les clichés apparents tels que les femmes sont littéraires, les femmes sont destinées aux études courtes, et autres dans le genre. Mais une fois qu'elles y sont entrées, fières et déterminées, leur légitimité est incontestée.

Les dauphinoises sont investies. Elles ont de la répartie et n'ont pas peur d'oser. Elles brillent tant à l'écrit qu'à l'oral et on leur envie leur originalité. Cette chose que les hommes peinent à trouver et qui parfait un projet.

▲ *Finaliste Lysias*

En outre, on peut observer un phénomène récurrent : les hommes ont tendance à préférer être dans une équipe avec des femmes, plus sérieuses, motivées par le désir de sortir de l'ordinaire, débordantes d'idées, et qui sauront manager les troupes pour rendre le travail à temps. Une question se pose alors : pourquoi toutes ces qualités qui leur valent le titre d'étudiantes modèles disparaissent à la sortie de l'université, pourquoi peinent-elles à se faire un nom dans des postes dits « à couverture masculine » ?

Les dauphinoises sont associatives. Elles donnent de leurs personnes et participent à la vie de l'équipe, au développement de l'intérêt commun. Mais en quoi est-ce typiquement féminin ? Pourquoi mentionner que les femmes ont leur place en association comme c'est le cas pour la quasi-totalité des dauphinois ? C'est justement pour cela. Pour montrer que tous ces aspects sont devenus de l'ordre du « cela va de soi », que cela ne choque plus personne. Que la dau-

▲ *Notre présidente*

phinoise ne se cache pas, ne restreint pas ses apparitions et n'a aucune raison de ne pas se montrer. La Plume a même — OMG ! — et ce n'est pas la seule — double OMG ! — confié sa présidence à une femme.

Les dauphinoises sont sportives. Du sport vous dites ? Mais c'est une affaire de gaillards, de costauds, de mecs virils ! Il faut croire que non. En 2012, les dauphinoises se sont révélées talentueuses dans de nombreuses disciplines. Championnes de France de football, de volleyball, troisième au championnat universitaire de tennis et médaille d'argent en lutte : les filles ont fait leurs preuves.

▼ *L'équipe des championnes de France de football*

En fait, qu'on soit dauphinoise ou non, on ne fait plus la part des choses. Les mentalités ont évolué, et les étudiants se considèrent désormais égaux. L'écart se creuse par la suite, dans la vie de tous les jours, une vie qui a du mal à se moderniser et qui a besoin de lois pour forcer la légitimation des femmes. Certes, on vous dira que les étudiantes ne sont pas des femmes, qu'elles n'ont pas encore le poids du monde sur les épaules et l'avenir de la Nation à construire. On vous dira qu'elles n'ont pas de préoccupations, qu'elles sont concentrées, et puis de toute manière bien plus douées dans la théorie que dans la pratique. Mais les dauphinoises sont avant tout des vraies femmes qui savent gérer plusieurs choses à la fois, vie associative, études, et le tout avec réussite. Dauphine n'est pas et ne sera jamais un monde d'hommes. Mais Dauphine, c'est finalement temporaire, il faut apprendre à voir plus loin. Dauphine forme les économistes, chefs d'entreprises, financiers, et autres cadres qui construiront l'avenir. Conjuguons désormais ces postes au féminin.

Laissons donc la dauphinoise vivre au présent dans l'utopie que, le temps qu'elle finisse ses études, la société aura évolué, que les femmes seront traitées à l'égal des hommes, et que tous les débats sur l'inégale répartition des postes à hautes responsabilités seront clos. Et ce, même si, en réalité, la logique prime sur l'espérance, que c'est la loi de la nature qui prédomine, et qu'une femme est malheureusement encore souvent vue comme une future mère indisponible. Alors, les filles, personne ne luttera mieux que nous même. « Les faiblesses des hommes font la force des femmes » disait Voltaire. Voici une bonne recette à exploiter sans modération pour continuer d'exister.

Annaëlle Assaraf, L1 DEGEAD

Music to Rock the Nation

Chaque année, l'Oreille fait vibrer la cour de Dauphine au son du Music to Rock the Nation. Demandez le programme !

L'oreille ? L'oreille, c'est avant tout un organe qui sert à capter le son, ce qui est plutôt sympathique. Mais c'est aussi une association dauphinoise créée il y a maintenant quinze ans, pour permettre aux dauphinois et à tous ceux qui le souhaitent d'avoir la possibilité de venir écouter de la musique de qualité dans leur université, le tout à un prix bien plus abordable que la majorité des concerts et festivals parisiens pour permettre au plus grand nombre de participer. Elle organise pour cela trois festivals par an dont elle reverse les bénéfices à des associations caritatives, Le Secours Populaire cette année : le « Dauphine Jazz Festival », le « Daufunk » et le « Music to Rock the Nation » — MRN pour les intimes — auquel vous aurez bientôt l'occasion d'assister.

Le MRN aura lieu cette année le dimanche 26 mai de 14h à minuit. Au programme, 10 heures de concerts et autres animations, comme une fanfare ou des cracheurs de feu, le tout dans une ambiance toujours bon enfant. Vous aurez également l'occasion de vous rassasier aux stands des autres associations dauphinoises telles que GoToTogo ou Phinedo, présentes pour l'événement, et de vous désaltérer au bar de l'Oreille.

Côté programmation, vous serez comme d'habitude très gâtés ; vous pourrez apprécier le Live des « Sages Poètes de la Rue », groupe qui a marqué et continue de marquer le rap français ; les textes recherchés, les flows énergiques et instrus travaillées des Stand High Patrol, groupe brestois fer de lance de la scène dub française, ainsi que les prestations de cinq autres groupes que vous découvrirez bien assez tôt, pour une programmation éclectique mais cohérente.

En espérant vous compter parmi nous le 26 mai prochain !

► *Music to Rock the Nation, édition 2012*

▲ *Le site media-psl.fr*

Focus sur le Pôle Media

Cette année, La Plume a reçu le soutien de PSL, super-Université dont Dauphine fait partie depuis 2011. Parmi les autres projets étudiants soutenus se trouve le Pôle Media, que nous vous présentons ici.*

Un nouveau portail Internet

L'Antenne Média PSL a pour but de regrouper tous les projets PSL et de favoriser la communication entre eux. Elle est à l'origine du site Internet associatif PSL (http://media-psl.fr) et travaille en étroite collaboration avec Battements, l'actuelle émission de radio concernant PSL. Elle a également pour objectif à long terme de publier une revue mensuelle à destination de toutes les écoles et institutions de PSL.

▲ *Logo du Pôle Média*

Concrètement, nous contactons les différents projets et nous les mettons en relation entre eux mais aussi en valeur auprès du grand public. Nous essayons également de faire bouger les différentes administrations des écoles pour que PSL ait plus de visibilité. Si vous souhaitez nous aider (être un relai dans votre école, rédacteur d'articles pour le site, membre du bureau pour gérer le journal ou le site Internet) ou même mettre en valeur votre projet PSL, vous pouvez nous contacter via le site.

Battements La radio de PSL

Tu ne connais pas encore *Battements* ? C'est l'émission de radio hebdomadaire de PSL ! Grace à elle tu peux découvrir les initiatives étudiantes dans toutes les écoles de PSL. C'est un format court d'une dizaine de minutes avec des interviews, des découvertes et bien sur l'inénarrable agenda PSL qui compile tout les événements se déroulant pendant la semaine dans les écoles de PSL.

Et si tu a un projet qui te tient à cœur et que tu veux en faire la pub auprès des étudiants de PSL, n'hésite pas à envoyer un mail à l'adresse suivante battements@ens.fr. Les rédacteurs de Battements relaieront ton message et pourront te contacter pour réaliser une interview si tu le souhaites.

Pour écouter l'émission rendez-vous sur http://www.trensmissions.com/category/rue-des-ecoles2/battements/

Bonne écoute !!

▲ *Battements, émission hebdomadaire de PSL*

De la part de l'équipe Pôle Média

Créer une monnaie ? Rien de plus facile !

Faisons une expérience à Dauphine : amassons 5 000 billets du jeu de société *Monopoly* et admettons que ces derniers ont cours légal dans notre université. Les prix des biens et des services internes seraient fixés et chacun pourrait faire circuler cette monnaie tout en s'assurant de son pouvoir libératoire (elle sera acceptée par les autres agents).

Si l'ensemble des Dauphinois, du personnel administratif et des enseignants chercheurs décident unanimement de consacrer les billets Monopoly au rang de monnaie, alors elle circulera en tant que tel. Ce raisonnement tiré par les cheveux résume les expériences de création d'un moyen d'échange dans différentes régions françaises : l'Occitan (Pézenas en janvier 2010), l'Abeille (Villeneuve-sur-Lot en février 2011), ou la Roue (Vaucluse en janvier 2012).

Depuis le début de la crise financière, de nombreuses initiatives locales ont abouti à la création de monnaies dites « complémentaires » ou « alternatives ». Ces moyens d'échange échappent au contrôle des autorités publiques mais sont tolérés lorsqu'ils visent à servir une communauté. Quelles en sont les caractéristiques ?

Tout d'abord, la monnaie émise ne circule que localement. Les projets de mise en place de ces moyens monétaires de substitution sont issus d'une vision militante de l'économie : l'objectif est de favoriser la production locale de biens et de services marchands, d'utiliser les ressources productives inexploitées sur un territoire donné et de favoriser la confiance dans l'échange.

Ensuite, la parité est fixe avec l'euro. Cela signifie que toute personne morale ou physique peut convertir à taux de change fixe ses euros en signes monétaires locaux, ce taux étant laissé à la discrétion des acteurs en question.

Enfin, la monnaie est dite « fondante » c'est-à-dire qu'elle perd de sa valeur au cours du temps. Cette caractéristique fondamentale supprime une difficulté rencontrée par les systèmes économiques en période de crise. **Puisque la monnaie locale ne peut être utilisée pour des placements financiers, sa dépréciation pousse les usagers à la faire circuler.** L'accroissement de la vitesse de circulation de la monnaie est permis par la suppression d'une des fonctions de cette dernière, à savoir la réserve de valeur.

Les pays de la zone euro n'ont pas à s'inquiéter, les monnaies locales ne mettent pas en danger la devise européenne puisque par définition, elles n'ont pas le pouvoir de payer les dettes publiques et privées.

Malgré tout, ces initiatives ne révolutionnent ni les faits monétaires, ni la théorie monétaire. L'existence de monnaies locales jalonne l'Histoire des sociétés humaines ; par exemple, au Moyen-âge, la Livre Tournois n'avait cours que sur une partie du territoire français. Depuis la crise de 1929, de nombreuses monnaies locales ont vu le jour. On comptabilise environ 5 000 monnaies complémentaires à travers le monde contre 150 monnaies officielles.

L'émission de ces monnaies ne fait pas de miracles. Les agents ne peuvent détenir ces dernières qu'en échange d'euros ; le pouvoir d'achat de la monnaie locale dérive de l'euro. Cette conception exogène de la monnaie ne révolutionne pas la manière de penser les économies. **Ce n'est pas de la monnaie de crédit mais**

juste un transfert de pouvoir d'achat entre deux sphères : la sphère économique, où sont distribués les revenus monétaires et une sphère « complémentaire », favorisant l'utilisation d'un moyen d'échange particulier au niveau local.

Au-delà d'une simple réaction aux crises économiques, ces systèmes d'échange constituent un enjeu important pour le lien social, lien affaibli avec l'utilisation d'une monnaie comme l'euro. Cette réflexion n'est pas sans rappeler le débat sur la distinction entre monnaie et capital et les moyens qu'utilisent les autorités monétaires pour définir la « liquidité » grâce aux agrégats de la masse monétaire. **Les pays de la zone euro n'ont pas à s'inquiéter, les monnaies locales ne mettent pas en danger la devise européenne puisque par définition, elles n'ont pas le pouvoir de payer les dettes publiques et privées.**

Pierre Rojas,
Doctorat d'Économie

Le réformateur conservateur

« Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien » disait Socrate. Platon, son disciple, rêvait d'un régime politique où les philosophes deviendraient rois ; François Hollande l'a exaucé et suit à la lettre ses recommandations en baignant dans le doute. **Le dialogue social est son bouclier et la « normalitude » sa bannière de rassemblement** alors que son valeureux destrier - France – le porte depuis près d'un an sur les chemins de l'incertitude. Manque de cohérence pour les uns ou de clairvoyance pour les autres, l'action gouvernementale du Président François n'en reste pas moins opaque.

S'il est un sujet sur lequel le volontarisme hollandiste est clair, c'est celui de la croissance. Mais il ne suffit pas de l'invoquer pour qu'elle arrive au triple galop dans une Europe où une demande atone côtoie une offre frileuse. Certes, la pression française a contribué à **augmenter le capital de la Banque Européenne d'Investissement à hauteur de 70 milliards d'euros** (contre 50 milliards ces deux dernières années) afin de renforcer l'action contra-cyclique de cette institution. Cette véritable banque de l'Union Européenne a ainsi atténué les effets du *credit crunch* de 2009 en prêtant massivement aux PME européennes et au secteur financier. Le plan de Vienne est venu soutenir les bilans des établissements de crédit d'Europe Centrale et Orientale pendant que 17 milliards d'euros étaient investis dans les PME en 2010.

François Hollande a donc cherché à **reproduire ce schéma européen au niveau national avec la création de la Banque Publique d'Investissement** en juin 2012. Un bel exemple de politique de relance par l'offre qui repose sur trois piliers majeurs, à savoir : le soutien à l'innovation, l'accès au financement des PME et la garantie des crédits de trésorerie. Mais une fois encore, sous couvert de révolution, le projet s'en tient à un conservatisme profond. Car la BPI se traduit dans les faits

par un **simple regroupement de trois institutions déjà existantes** que sont : Oséo (une banque publique de prêts dédiée aux PME), la Caisse des Dépôts Entreprises (fonds de co-investissements et d'actionnariat minoritaire) et le Fonds Stratégique d'Investissement (crée en 2008 sous la présidence de Nicolas Sarkozy). La force de frappe financière de cette nouvelle entité s'élève à près de 40 milliards d'euros.

Ce coussin économique, censé rassurer les entrepreneurs, s'accompagne malheureusement d'autres **signaux négatifs qui peuvent décourager les entreprises.** Certes, l'accès aux financements sera facilité par la BPI, mais à quoi bon y avoir recours si les perspectives macroéconomiques ne sont pas au rendez-vous. En effet, les actions gouvernementales envoient des signaux contraires aux marchés. Crédit d'impôt pour la compétitivité et l'emploi voté d'un côté, hausse de l'impôt sur les revenus du capital de l'autre. Flexibilisation du marché du travail envisagé d'un côté, refus de la TVA sociale pour compenser la diminution des charges sociales de l'autre... Difficile de s'y retrouver dans cet imbroglio de mesures qui vont à contre-courant. Il manque un cap suffisamment clair pour que les entrepreneurs aient une vision de long terme les incitant à investir.

L'accès aux financements sera facilité par la BPI, mais à quoi bon y avoir recours si les perspectives macroéconomiques ne sont pas au rendez-vous.

Avec la Banque Publique d'Investissement, la France a une Ferrari flambant neuve qui risque de rouler au ralenti si le cadre macroéconomique ne s'améliore pas d'ici peu. Pour cela, il faudrait

des mesures courageuses pour refonder la fiscalité et le système de retraites. Malheureusement, **la trêve de communication à Dijon le 12 mars laisse peu de place à l'optimisme** pour un tel scénario. Aucun engagement précis sur un transfert des charges sociales vers un autre impôt, aucune annonce sur des plans de formation continue pour lutter contre le chômage, rien sur les retraites. Un simple chiffre lancé au cours de la campagne de communication : contrairement à ce qui avait été annoncé, la France ne respectera pas le seuil des 3% de déficit fixé par l'Europe.

Et pourtant, le dernier rapport de l'OCDE sur l'économie française (mars 2013) souligne l'importance de consolider le taux de croissance dans l'Hexagone en **« créant des emplois et en stimulant la compétitivité de ses entreprises »**. Ce leitmotiv doit s'accompagner de réformes structurelles cohérentes dans le cadre d'une politique industrielle moderne. Ne nous méprenons pas, le terme industriel ne renvoie pas ici au sens sectoriel (secondaire) mais à un tissu entrepreneurial innovant. La France doit se donner les moyens de son ambition pour respecter la stratégie de Lisbonne qui vise à faire de l'Europe « l'économie la plus compétitive du monde d'ici 2020 ».

La réindustrialisation - comme on peut l'observer aux Etats-Unis du fait de l'attractivité d'un gaz de schiste bon marché - reste une douce utopie en France. L'Hexagone a perdu des avantages comparatifs dans le domaine industriel suite à trois évolutions concomitantes : « une plus grande concurrence étrangère, une évolution de la structure de la demande et un plus grand recours à l'externalisation » (*La désindustrialisation en France*, Lilas Demmou). Ainsi, un rapport de 2010 de la Direction Générale du Trésor précise qu'**entre 1980 et 2007, les emplois industriels ont chuté de 36%**. Avec la Banque Publique d'Investissement, il ne s'agit donc pas de rapatrier l'industrie textile de Chine en France. Il faut construire l'industrie de demain, développer les secteurs de technologie de pointe à forte valeur ajoutée, là où la France a un savoir-faire qui lui est envié de part le monde. Chimie, nanotechnologie, électronique, efficacité énergétique... la France a un potentiel de croissance qui ne demande qu'à être soutenu par un accès facilité aux financements. C'est là le véritable enjeu de la Banque Publique d'Investissement.

« La politique est la science des exigences » (Lajos Kossuth). Arrêtons de regarder avec nostalgie vers le passé et tournons nous résolument vers l'avenir, avec optimisme. **Le courage politique, c'est maintenant !**

Estelle de Beaucé,
M1 Economie Internationale et Développement

« Je sais où je vais »

« J'irais au bout de mes rêves » chantait en 1983 Goldman alors que la France mitterrandienne s'enfonçait dans la rigueur. Trente ans plus tard, Jean-Jacques a perdu de la voix mais pas Jean-Marc (Ayrault), le premier ministre n'hésitant pas à lancer le 20 mars, du haut de l'Assemblée, qu'il sait ce qu'il fait et « ce que la France doit être à la fin du quinquennat ». Nombre de personnes verront dans ce refrain une tentative d'auto-persuasion peu convaincante chez le Premier ministre - et peut-être la suite leur donnera t'elle raison. Pourtant, serait-ce le printemps qui pointe ou le doux souvenir de ce bon vieux Goldman, on se prend à rêver que le gouvernement sait où il va et qu'il existe toujours des raisons d'espérer.

Les espoirs...

▸ Réformes bancaires : « Compte pas sur moi »

C'est avec brio qu'Hollande a fait hurler les banques françaises grâce à sa proposition de loi, portée devant le Parlement par le regretté Jérôme Cahuzac. Dans ce texte, que beaucoup à gauche ont critiqué pour son manque de prise de position face aux puissances financières, est proposée une timide séparation au sein des maisons mères des banques entre les activités spéculatives et celles de dépôts. Malgré le manque de force du texte de loi, s'il passe face aux deux chambres, la France serait le premier Etat au monde à obliger les banques à publier, pour tous les pays y compris les paradis fiscaux, chiffres d'affaires et effectifs. De ce fait, le trading à haute fréquence à des fins spéculatives et la spéculation sur les matières premières agricoles seraient interdites. Ainsi, bien que l'on ne puisse crier à la révolution, il semblerait qu'une brise de changement souffle sur le milieu bancaire français.

▸ Les emplois jeunes : « C'est ta chance »

On peut dire que le président et son gouvernement ont motivé les jeunes avec leurs perspectives d'emploi et de contrats moins précaires. A un tel point, que l'on aurait pu entendre les jeunes de la Rivière aux galets à La Réunion, chanter « C'est ta chance » au gouvernement, au rythme des caillasses et cocktails Molotov qu'ils lançaient sur leurs représentants casqués, lors des violences qui ont agité l'île en février dernier. Ces jeunes émeutiers réclamaient ni plus ni moins que 200 contrats de génération pour leur île, que le ministre de l'Outre-Mer, Victorin Lurel, s'est immédiatement efforcé de leur promettre.

Comment intervenir seul au Mali sans faire entendre à l'opinion internationale le doux refrain du temps des colonies ?

▸ Hollande et l'Europe : La fin du « je marche seul » ?

On n'en est pas encore là. Néanmoins, Hollande a réussi à se faire la voix d'un « assouplissement » face à l'austérité prônée par la chancelière allemande Angela Merkel. Cette disharmonie européenne donnera peut-être le ton pour trouver d'autres « solutions » que celles connues par les pays du « Club Med » (Portugal, Italie, Irlande, Grèce... France ?) s'enfon-

çant dans la crise. Avec l'espoir que Hollande n'ait jamais plus à marcher seul face à la puissance germanique.

► Intervention au Mali : « Envole moi »

Comment intervenir seul au Mali sans faire entendre à l'opinion internationale le doux refrain du temps des colonies ? Difficile de comprendre par quel miracle l'intervention Serval est toujours aussi peu décriée. Peut-être parce que notre Président « normal » a réussi à faire passer le message à la population que l'armée n'allait que « survoler « le conflit, ne s'attardant pas au Mali. Il s'agit tout de même de garder en mémoire que les terroristes peuvent être tel un refrain populaire qui « s'en va et qui revient ». Quoi qu'il en soit, on assiste enfin à une opération de communication - plutôt - réussie par l'Elysée.

Les Malgré…

► Jérôme Cahuzac : « Puisque tu pars »

N'en déplaise à Goldman, le départ de Cahuzac de son poste de ministre délégué au budget n'aura pas été « sans drames et sans larmes ». Nul doute que la mise en accusation de ce dernier pour fraude fiscale laissera dans le coeur de Hollande « comme une empreinte indélébile ». Ceci autant, rappelons tout de même au député Wauquiez, déclarant le 19 mars que Cahuzac aurait dû « démissionner plus tôt », qu'il avait fallu attendre une mise en examen et des perquisitions chez Eric Woerth, également ministre du budget, avant que celui-ci soit poussé à la démission…

► Vincent Peillon « vit sa vie par procuration » au détriment de la communication

Si l'on devait décerner une palme au plus mauvais communicant du gouvernement (et il y aurait de la compétition !), elle reviendrait sans aucune hésitation au controversé Ministre de l'Education nationale, Vincent Peillon. L'annonce du projet de loi sur la modification des vacances scolaires d'été constitue un magnifique exemple de ses « performances ». Cette annonce, venue peu après celle de la réforme des rythmes scolaires qui fut impopulaire au point d'être à l'origine de la première grève du quinquennat, a aussi soulevé un tollé de protestations parmi les enseignants et les syndicats. La question que l'on peut alors se poser est : pourquoi a-t-il annoncé ce projet de loi qui ne sera pourtant étudié qu'à partir de 2015 à un moment aussi mal choisi ? A croire que M. Peillon a du mal à appliquer les préceptes de la chanson « Pour que tu m'aimes encore », avec ses électeurs.

► Du débat à l'Assemblée et au gouvernement… « Et on y peut rien »

Peut-on entendre plusieurs voix au sein d'un même gouvernement ? Dans un régime où le pouvoir exécutif fait sonner le clairon de la réforme en permanence, en théorie non. Ceci étant, le débat laisse au moins l'occasion de faire entendre toutes les opinions au conseil des ministres comme à l'Assemblée où les parlementaires semblent réussir à se faire davantage entendre au sein même de la majorité. La « charge », effectuée par Pascal Cherki (député PS) contre « l'obsession » hollandaise de la « réduction du déficit », en témoigne parfaitement. En attendant, démocratie oblige, c'est un peu la cacophonie au sein de la direction hollandaise.

Quand l'hyper-présidence vous rend malade, s'attacher à la « présidence molle » mais reposante de Hollande peut être louable.

► La fin des « délires schizo maniaco psychotique » ; avec François, on se repose.

Mais pourquoi cours-tu ? Il n'a jamais été possible de rattraper N. Sarkozy pour lui poser la question. Si nombre de personnes, à l'image de Christophe Barbier, ont réussi à se poser la question « Y a-t-il vraiment un Président en France ? » (numéro de l'Express du 8 novembre), au moins la personne d'Hollande permet-elle à d'autres de s'exprimer au sein du paysage médiatique français. Quand l'hyper-présidence vous rend malade, s'attacher à la « présidence molle » mais reposante de Hollande peut être louable.

En ces jours où le chant des oiseaux et les doux rayons de soleil printaniers semblent peiner à percer la couche de nuages grisâtres qui obscurcit notre ciel depuis des mois, il semblerait que, dans les hautes sphères du pouvoir, certains travaillent. Si l'on ne peut pas dire qu'ils soient de bons communicants, on peut du moins affirmer qu'ils sont en train de (tenter de) poser les premières pierres du changement. Celui-ci ne viendra pas « maintenant », ni demain, mais l'on peut espérer qu'il advienne avant 2017. « Long is the Road » comme l'a si bien chanté Goldman.

Aussi alors que Nicolas Sarkozy scandait il y a peu, en Libye accueilli comme le sauveur, ou à Paris à la réunion de ses Amis, « Je voudrais vous revoir », puisse le refrain de nos dirigeants devenir réalité quand ils déclament face à nos représentants « Je sais où je vais ».

Nos immenses remerciements à Jean Jaques Goldman pour son inspiration tant musicale que politique.

Pierre Lemerle & Aude Massiot,
L3 Sciences de la Société

▲ *Maman, par Louise Bourgeois, la Reine mère des femmes artistes*

La Muse, être de création adoré, être créateur minoré

« On ne nait pas femme on le devient »[1] ; Mais on est artiste… ou pas. L'être créateur n'est pas sexué, il n'est que sensibilité, quand le genre est un acquis socialement institué… N'est-ce pas alors par jalouse envie de sa sensitivité, porte ouverte à une expérience primitive du monde, que le Poète cantonne la Muse à l'inspiration plutôt qu'à la création ? Nombreuses sont les cultures, notamment judéo-chrétienne et arabo-musulmane pour citer celles qui nous sont les plus proches, qui font de la femme à la fois l'être de tous les désirs sensuels, la figure du maternel sensible et l'idéal de pureté sentimental ! Les créateurs, tel Orphée enivré d'Eurydice, ont perdu tout discernement permettant de dissocier la « femme de la réalité vécue » de celle qui servait de motif pour projeter leurs obsessions… Dès lors la femme reste et demeure la Muse, être de création adoré, être créateur minoré !

Pour désirer laisser des traces dans le monde il faut en être solidaire, malgré toute la rébellion et la marginalité dont se sont souvent prévalus les Poètes. Alors, ou on considère que la femme n'est pas solidaire du monde au sens où elle est celle qui porte le monde et l'ensemble de ses contradictions au plus profond de son être… loin de devoir alors s'exprimer la femme serait l'expérience permanente et existentielle de la vie, de l'amour et de la mort à travers ses figures de mère, de femme et de putain. Ou on considère que la femme ne peut être autrement que pleinement solidaire d'un monde qu'elle engendre et qui lui demeure pour autant étranger… et dès lors c'est qu'on a passé sous silence les traces de création laissées par ces êtres, comme autant de cris

1. Simone de Beauvoir.

1995 Exposition « Féminin masculin, le sexe de l'art »

Proposée par Marie-Laure Bernadac et Bernard Marcadé au Centre Pompidou, Paris.

Exposition balayant un siècle de productions marquées par la fin des tabous et la mise en spectacle de l'intime, la démonstration a suscité de vives réactions. Une exposition majeure qui marque un tournant dans l'approche de la relation « Féminin/Masculin – Homme/Femme » dans l'art et traite autant du sexe de l'art que du sexe dans l'art…

d'existence étouffés, comme autant de palimpsestes froissés.

L'idée directrice de cet attentat à la création féminine (et non féministe !) est là : **si la femme procrée, elle ne crée pas !** La pensée d'un féminin créateur a été ostracisée du fait d'un besoin tyrannique des êtres humains à établir une pensée dominante : la dernière en date dans la création remonte à la philosophie platonicienne et au mythe de la caverne... c'est dire si l'archaïsme prévaut sur le féminisme ! L'idée pure est un idéal (impossible) de création à atteindre. **La femme est celle qui à la fois nous crée corps (et âmes, faudrait-il le rappeler ?) et nous inspire le désir vivant de la chair... comment pourrait-elle alors atteindre un quelconque idéal ?** Un esprit Nietzschéen qui prônerait la revalorisation de l'existence terrestre et de l'expérience sensible dans une réconciliation de l'apollinien et du dionysiaque[2], une réconciliation de la douce beauté et du désir déchaîné, aurait de quoi vous répondre...

L'ellipse de la création féminine ne signifie pas qu'elle n'ait pas existé, bien que cela ait certainement engendré une très forte autocensure, mais qu'elle a été peu valorisée et peu écoutée.

Notons que le talent ne relève pas du genre mais de l'Humain, d'autant plus qu'une bonne part des créateurs masculins étaient eux même en questionnement avec leur genre et leurs identités (sexuelles). Pour autant fascinés par la femme comme objet de projection de leur fascination pour le corps, l'éphémère et la beauté, une bonne partie des créateurs était misogyne et sincèrement homosexuelle ; à commencer par le plus génial d'entre eux : Proust, sa vaginale madeleine, Sodome et Gomorrhe.

Pour autant il ne faut pas tomber dans le féminisme de bas étage, mais plutôt contextualiser, sans excuser. Il est en effet profondément anti-instinctif pour toute société d'accepter que celle qui perpétue et assure la survie de l'humanité flirte avec l'art et les limites de l'ordre institué ! *La naissance du monde* de Courbet est à ce titre exemplaire pour rappeler ce rôle primaire ! D'ailleurs la plupart des artistes et poète ont vécu le décès de leur mère comme une vraie autorisation à l'acte artistique, à la prise de position dans la création ! L'ellipse de la création féminine ne signifie pas qu'elle n'ait pas existé, bien que cela ait certainement engendré une très forte autocensure, mais qu'elle a été peu valorisée et peu écoutée.

Cela a pour conséquence aujourd'hui d'une part la minoration de toute création par les femmes et d'autre part la sous-représentation des femmes dans les hautes sphères des professionnels de la culture, que ce soit dans le domaine de la création (réalisatrices, écrivains, plasticiennes, etc.) ou à des postes de gestion (direction de musées, théâtres, etc.). Plus de 78% des pièces que nous voyons ont été mise en scène par des hommes, moins de 30% des œuvres visuelles exposées ont été créés par des femmes, 84% des théâtres cofinancés par l'Etat sont dirigés par des hommes et 86% des établissements d'enseignement artistique sont présidés par des hommes...

Cela commence à faire un bout de temps que les femmes modernes ne se voient plus comme les mamans de la société mais comme des actrices au tempérament bien trempé ; le monde de l'art et de la culture devrait faire de même : ranger les garde-fous et avec eux leurs doudous...

Céline Poizat,
M1 économie de l'entreprise et des marchés

2. *La naissance de la tragédie,* Nietzsche.

Liste non exhaustive de femmes artistes dans l'art contemporain

Les artistes de l'installation

Annette Messager, Sophie Calle, Tatiana Trouvé, Latifa Ekchach.

Les artistes photographes qui travaillent la marginalité

Nan Goldin, , Diane Arbus, Claude Cahun, Annie Leibovitz.

Les artistes de la « performance » et du travail sur le corps

Marina Abramovic, Gina Pane, Orlan

Les photographes

Bettina Rheims, Annie Leibovitz.

Le féminisme dans l'art : émancipation de la femme ou stigmatisation ?

Why have there been no great woman artist ? À travers cette unique question, dont elle fera par la suite un essai, Linda Nochlin résume l'essence du combat du féminisme artistique, nourri par un seul désir : voir les femmes artistes prendre leur place aux côtés des « génies » masculins de l'art depuis des siècles.

Le féminisme artistique est le lieu où s'entremêlent les causes revendiquées par le mouvement féministe et l'art. Ce terme flou connaît des manifestations variées et une évolution depuis son apparition. En effet, ce mouvement s'unifie autour d'une idéologie centrée sur la place de la femme dans la société artistique, mais aussi dans la société dans son ensemble, à travers une remise en cause du modèle patriarcal et de la domination masculine au sein de la production artistique et de l'histoire de l'art. Il vise à **faire sortir les femmes de leur « isolement artistique »**, et leur donner la place qu'elles méritent dans le monde de l'art, dont les règles et les styles ont été imposés par le genre masculin au fil des siècles. Si ce mouvement existe à part entière, et est désormais reconnu comme majeur dans l'Histoire de l'art, c'est parce qu'il avait une grande vocation : **changer l'ensemble de la fondation et de la réception de l'art contemporain qui était faite alors.**

Si l'art féministe est apparu dès les années 1960, il ne prend sa forme « institutionnelle » qu'au début des années 1970, notamment aux Etats-Unis, où le mouvement a marqué sa présence de manière plus forte que dans n'importe quel autre pays. Durant cette décennie, le mouvement artistique peut être qualifié d'essentialiste, car il tend à accentuer l'identité féminine, à exposer le « féminin » en tant qu'entité biologique et spirituelle radicalement différente du « masculin ». Naît alors un « culte féminin », à travers les productions artistiques de féministes se focalisant sur les caractéristiques (physiques, mentales, et sociales) propres au genre féminin pour les exposer à nu, tel un cri de guerre. **Ce combat, à ses débuts, passe par une exploration du corps féminin, une représentation de l'intimité féminine, provocante et violente.** On peut prendre l'exemple des performances de Valie Export, dont l'intervention visait à remettre en cause le postulat d'une sexualité féminine, qui jusqu'alors n'avait été considérée qu'à travers le prisme des artistes masculins, et à la disposition des hommes. Par une proposition radicale et une exagération à l'extrême du fantasme féminin, les jeunes artistes féminines tentent de se réapproprier leur corps (...)

Toutefois l'intransigeance dans l'engagement de ces femmes artistes les amène souvent à cantonner leurs œuvres dans une provocation sur-jouant la carte de la sexualité et dans la dénonciation d'un imaginaire féminin socialement institué par la domination masculine. Pour autant elles ne proposent ni réponse pour l'émancipation ni vision d'avenir pour repenser la société. L'oeuvre de la féministe Linder (exposition du 1er février au 21 avril 2013 au Musée d'Art Moderne de Paris) nous expose un ensemble de collages à partir de photos pornographiques et d'images stéréotypées issues de magazines prônant l'image de la « bonne maîtresse de maison » : la vision est provocante, voir écoeurante, mais n'apporte aucun progrès dans le combat féministe. (...)

C'est sur ce point précis que réside le danger du féminisme artistique. **Il suppose l'existence d'un art féminin aux frontières radicalement différentes de celles de l'art masculin.** Mais cet art féminin existe-t-il ? Les femmes dans cette dé-

Ce combat, à ses débuts, passe par une exploration du corps féminin, une représentation de l'intimité féminine, provocante et violente.

Pétunia : la revue féministe

Pétunia est une revue artistique ouvertement « féministe » crée en 2009. À travers une mise en page misant sur un graphisme original et revendiqué, et une multiplicité de formes textuelles allant de l'interview et la fiction, à la représentation visuelle et aux textes théoriques, les trois jeunes rédactrices, Dorothée Dupuis, Lili Reynaud Dewar et Valérie Chartrain opèrent une discrimination positive en faveur des femmes dans le milieu artistique. La femme est sous le feu des projecteurs. La revue met en avant des figures exclusivement féminines du monde de l'art : des artistes féminines, mais également des historiennes de l'art, des critiques, etc...

Outre la visibilité qu'elle offre à ces femmes, la revue explore aussi la place que prend leur féminité dans leur exercice artistique : du point de vue de l'inspiration qu'elle peut leur procurer, mais également de l'influence qu'a leur quotidien de femmes sur leur production artistique. La revue nous expose également des théories féministes de l'art cherchant à redonner un rôle à la femme dans l'histoire de l'art. Un article nous présente ainsi la théorie de Catherine Beecher (The treatise on domestic economy, 1840) selon laquelle l'origine du design se trouve dans l'organisation rationnelle du foyer faite par les femmes.

Pétunia apparaît donc comme porteuse de nouvelles manifestations féministes ancrées dans nos sociétés modernes. Elle redonne naissance à l'idée que l'émancipation artistique des femmes passerait par une surexposition de celles-ci ainsi que par une différentiation de leur art et de leur individu de celui des hommes.

L'interview des fondatrices sur laplumedauphine.fr

Eugénie Tenezakis
DEGEAD 2

▲ *par Nicole Tran Ba Vang*

marche artistique engagée ne se plient-elle pas aux mêmes codes et attributs incombant à la « femme » que dans le reste de la sphère sociale ? (...)

En revendiquant la différence de leur art, et en le subordonnant à l'essence de la féminité, les femmes artistes vont à l'encontre de l'égalité artistique, elles accentuent la catégorisation féminin/masculin, et s'éloignent du but recherché : **porter à son apogée un Art contemporain universel, sans distinction des genre, où l'homme et la femme seraient libres de leur propre création.** Certaines femmes ont perçu dès le commencement la menace qui planait sur la liberté de leur art. Ainsi, Bridget Riley, dans un texte intitulé *The hermaphrodite*, écrit en 1975, - en pleine vague féministe - déclare : **« La libération de la femme, quand elle est appliquée aux artistes, me semble un concept naïf. Elle soulève des problèmes qui dans ce contexte sont absurdes. Actuellement, les artistes femmes ont autant besoin de cette forme particulière d'hystérie que d'une balle dans la tête. »**. Pour l'artiste, la création de l'œuvre d'art résulte de la résolution des polarités entre modèle psychologique masculin et féminin chez l'artiste : elle suppose donc la mise en valeur du côté psychologique féminin et masculin qui existent conjointement en chacun de nous. Revendiquer un art féminin semble alors aux frontières de l'absurde, et subordonner l'art fait par les femmes au féminisme reviendrait à ôter toute l'indépendance et la singularité de la créativité individuelle des femmes artistes.

Bridget Riley, dans son déni total du féminisme, semble être une pionnière du débat concernant le mouvement féministe dans l'art qui est apparu par la suite.

Durant les années 1980, puis 1990, le mouvement féministe s'amplifie, mais prend une nouvelle forme. Les femmes prennent conscience du danger de stigmatisation et de cloisonnement couru par leur art à travers le féminisme radical. On voit alors apparaître une culture « Queer » au sein du mouvement féministe, qui se rassemble non plus autour de la question de la féminité, comme le mouvement des années 1970, mais autour de la problématique du genre, de ses frontières, et qui réhabilite la notion de bisexualité. **Le genre a-t-il une place dans la production artistique ? Aucune, semble-t-on nous dire.** Prenons l'exemple de Zoé Leonard, une photographe et cinéaste américaine, tournant en ridicule le positionnement féministe de l'art et la féminité exacerbée qu'il propose, à travers une parodie qui fait poser un homme nu dans une position de pin-up. (...)

La question du genre et de la sexualité s'insère de manière ostentatoire dans les productions artistiques comme pour mieux montrer qu'il n'est pas ce qu'il faut y voir !

Dès lors, on ne peut plus vraiment parler de féminisme : les femmes se battent pour leur émancipation individuelle en tant qu'artiste, pour leurs œuvres dans toute la singularité de leur individualité.

Malgré la critique exposée du mouvement féministe des années 1970, on peut comprendre qu'une émancipation individuelle de la femme dans le domaine artistique ait dû d'abord passer par une émancipation du groupe dans son ensemble des normes artistiques dictées par la classe masculine. Le féminisme a également contribué à une remise en question de l'histoire de l'art, à travers les accusations portées entre autres par Griselda Pollock dans les années 1990 : les artistes féminins se sont vues lésées au profit d'un regard majeur porté sur les hommes dans l'histoire artistique. On peut donc dire que le féminisme artistique, malgré la violence de son action et la mise en valeur hyperbolique de la féminité, reste un mouvement majeur qui a permis une plus grande égalité dans le monde de l'art, et surtout une plus grande visibilité des artistes femmes. Il signe ainsi enfin la naissance d'un Art universel.

L'article complet sur laplumedauphine.fr

Eugénie Tenezakis,
DEGEAD 2

Disney présente : la révolte des princesses narcoleptiques

« Quand on me parle d'une femme cultivée ; je l'imagine avec des carottes dans les oreilles et du cerfeuil entre les doigts de pied. ». Cette citation de Sacha Guitry, grand misogyne du cinéma français face à l'éternel se complait dans la vision populaire de la « Princesse-plante verte » qu'a cautionné un temps Walt Disney, avant de lui offrir son émancipation.

Blanche Neige, premier long métrage d'animation du studio, ouvre la voie dès 1937. La métaphore biblique est simple : la Femme croque la pomme et, arrachée à son paradis, elle en devient un fardeau pour les Hommes qui l'entourent. **Concrètement, Blanche Neige c'est la femme de l'époque cantonnée à la maison : elle fait le ménage puis dort (beaucoup)**. Après son passage il faudra deux princesses pour remplir ce cahier des charges : Cendrillon, pas encore frappée de sa condition royale à ce moment, s'occupera du ménage, tandis qu'Aurore, *La Belle au Bois Dormant*, pioncera un certain temps avant que son prince ne la sauve.

Bref, ces trois là agissent de façon soumise aux normes sociales et dorment d'un sommeil profond qui les empêche de se révolter contre leur condition. Les princesses sont empreintes d'un inexorable passéisme qui ne les pousse qu'à attendre de se faire secourir par l'Homme. Mais les secourir de qui ? De femmes bien entendu car rien d'autre ne pourrait mieux incarner le Mal sinon que des femmes plus âgées, fer de lance d'une pensée rétrograde ou d'une symbolique biblique de la tentation et du péché (car

outre le fruit de Blanche Neige, Maléfique se transforme en dragon qui n'est qu'un très gros serpent.).

Finalement les premiers Disney consistent en une quête visant à détruire des femmes mûres pour sauver des jeunes naïves d'une narcolepsie idéologique afin que de fougueux princes puissent profiter d'elles sans choquer les bonnes mœurs. Drôle de combat…

C'est ainsi, jusqu'à la fin des années 1950, que les princesses-plantes vertes trouvent logiquement leurs places au jardin d'Eden de l'animation.

Puis vint la révolution sexuelle et la libération de la femme. Avec un temps d'adaptation pour des raisons de sécurité marketing, les princesses des studios américains commencent à s'insurger : c'est la lignée Ariel alias *La petite Sirène*, Pocahontas et la petite dernière Mérida la *Rebelle*. Remarquons que chez Disney, être rousse aurait tendance à favoriser la révolte…

Malgré son prénom de marque de lessive qui la renvoie inexorablement à sa condition de femme au foyer, Ariel désire se libérer : elle veut des jambes pour marcher… de là à dire qu'elle désire faire des manifs' il n'y a qu'un pas. Mais dire qu'elle ne veut des jambes que pour les écarter, c'est aussi dire qu'elle affirme sa liberté sexuelle. Et lutter pour sa liberté c'est justement renoncer à son statut et aux coutumes qui le caractérisent. En d'autres termes, la princesse Disney fait valoir qu'on ne s'émancipe de sa condition que par le renoncement. Ariel abandonne sa propre nature. Mérida abandonne sa féminité, tandis que Mulan, pour devenir une femme libérée renonce…. à être une femme.

XXIème siècle. Le dessin animé devient numérisé. Le conte classique devient moderne, Dreamworks et *Shrek* ouvrent une nouvelle ère princière un peu barrée : un Pinocchio en string, des petits cochons dealers et une princesse Fiona aussi féminine que Thierry Dusautoir en talons aiguilles, s'émancipant d'une préciosité inhérente au passif classique du concurrent Disney. Fort heureusement, et pour l'excuser, elle est encore rousse… Le studio de ce bon vieux Walt, avec Pixar racheté à feu Steve Jobs, prend le relais mais dans une optique différente puisque leurs dernières œuvres (post Ratatouille) sont habitées par une mélancolie, comme si chacune était la conclusion d'une période épicurienne. Les princesses qui s'y trouvent reflètent cet état d'esprit : tout en avançant d'un pas certain vers leur indépendance, une force les retient encore dans les carcans de leurs classiques ainées.

Il faut tout de même attendre 2009 avec *La Princesse et la Grenouille* pour voir la première princesse afro-américaine dans la fable la plus classique revisitée à la sauce jazzy. Au-delà de la couleur de peau, cette fois et pour la première fois c'est le prince qui apporte les emmerdes (en la transformant en grenouille) tandis que Tiana était plus attentive à son avenir professionnel qu'à son avenir sentimental. Tiraillement omniprésent chez les femmes actives d'aujourd'hui entre carriérisme et vie de famille, quand Disney s'essaie à la RH…

Mérida quant à elle, la *Rebelle* ou la *Brave*, garçon manqué, refuse la place qu'on lui octroie. Pour la première fois, la morale du film est clairement féministe puisqu'il s'agit de la première princesse à ne pas être mièvrement amoureuse en finissant célibataire (et heureuse !). Alors même si elle reste sous la domination patriarcale et donc au point de départ de nombre de classiques, c'est la fin de la princesse-plante verte et le début de la princesse-femme actuelle.

De 1937 à 2013, il a fallu le temps mais la princesse Disney a connu son émancipation. **Reflet de l'évolution qu'a connu la place de la femme, le film d'animation peut ainsi servir de Carbone 14 des relations Homme/Femme au sein de la société**. Elles sont passées de la ménagère endormie à la célibataire active et consciente de l'avancée accomplie. Prochainement une princesse pourrait être lesbienne mais il y a le temps d'ici là… Peut être une princesse fatiguée des luttes, des révoltes et des teintures Schwarzkopf rousses auparavant ?

Julien Laurian, L3 Gestion

Chronologie non exhaustive des princesses animées de Walt Disney

- 1937 – Blanche Neige dans Blanche Neige de David Hand – la princesse précurseur
- 1950 –Cendrillon dans Cendrillon de Ben Sharpsteen – la princesse ménagère
- 1959 – Aurore dans La Belle au Bois Dormant de Clyde Geronimi – la princesse comateuse
- 1989 – Ariel dans La Petite Sirène de Ron Clements et John Musker – la princesse lessivée
- 1991 Belle dans La Belle et la Bête de Gary Trousdale et Kirk Wise – la princesse de Cocteau
- 1992- Jasmine dans Aladdin de Ron Clements et John Musker – la princesse en baggy
- 1995 – Pocahontas dans Pocahontas, une légende indienne, de Mike Gabriel et Eric Goldberg – la princesse[1] politique
- 1998 – Mulan dans Mulan de Tony Bancroft et Barry Cook – la princesse* travestie
- 2001 – Kida Kidagakash Nedakh dans Atlantide, l'empire perdu de Gary Trousdale et Kirk Wise – la princesse dont personne ne se souvient car son nom est imprononçable
- 2009 – Tiana dans La princesse et la Grenouille de John Musker et Ron Clements – la princesse black
- 2010 – Raiponce dans Raiponce de Byron Howard et Nathan Greno – la princesse Schwarzkopf
- 2012 – Merida dans Rebelle de Mark Andrews et Brenda Chapman – la princesse célibataire

1. Pocahontas et Mulan n'ont jamais officiellement le statut de princesse mais restent néanmoins des figures équivalentes.

▲ *Illustration de Julia Benhamou (ESAG Penninghen)*

Riche con, reviens !

Il est une certitude : les riches ont souvent été mal aimés. Au XIIIe siècle, pour ne citer qu'un exemple, Dante, dans sa Divine Comédie, nous décrivait les usuriers — ces violents contre Dieux — condamnés à subir les pluies ardentes déversées sur le sable incandescent. Ces êtres contre nature — qui pratiquaient le taux d'intérêt désormais accepté — avaient osé bousculer la morale chrétienne en accumulant leurs trésors sans connaître le labeur. On pourrait forcer le rapprochement avec la vision actuelle de l'opinion publique au regard des banquiers au cœur de scandales politico-financiers d'après crise. La haine qu'ils suscitent auprès de l'opinion publique ne provient pas seulement des gains accumulés mais particulièrement de la manière dont ils furent engrangés : manipulation de taux et utilisation de produits financiers dont ils peinent à comprendre la portée, création d'une richesse volatile épargnée par la besogne. **Un phénomène intéressant émergea avec le capitalisme : la fascination d'un enrichissement devenu possible et la détestation des riches,** qu'ils soient banquiers, médecins ou entrepreneurs. Les exemples dans la presse ou les sondages sont pléthores : du « Casse-toi riche con », titré par *Libération*, au dernier questionnaire IFOP attestant que 78% des Français considèrent qu'être riche est « mal perçu », tout semble indiquer **l'affirmation croissante de cette diabolisation des riches, dont la richesse démesurée — non méritée — et leurs relations trop souvent claniques avec le monde politique sont si souvent décriées.** Mais il est une question qui devrait nous tarauder avant de critiquer : **quid de l'utilité sociale d'un riche ?**

Edward Conard, analyste financier reconnu et membre du club très fermé des 0.1% des Américains les plus riches, s'évertue depuis quelques années à combattre la mauvaise image dont souffrent les gens fortunés. Selon lui, **chaque dollar gagné par un très riche en rapporte vingt à la société.** Il affirme que les super-riches ne dépensent qu'une infime partie de leur revenu pour leur bien-être personnel, le gros de leur argent étant réinvesti, alimentant de ce fait le circuit productif de l'économie réelle. Les riches, en tant qu'acteurs majeurs de l'investissement, permettraient à certains agents économiques de financer leurs innovations, ce qui contribuerait au bien-être social. Les citoyens — étant de simples consommateurs — tireraient ainsi profit de l'argent du riche investisseur. Prenons l'exemple de Sergey Brin, co-fondateur de Google : sa fortune est estimée à plusieurs milliards de dollars mais est tout à fait légitime selon Conard. Nous nous

sommes tous beaucoup enrichis grâce à lui : gain de temps dans nos recherches, pertinence des informations trouvées... **Chacun d'entre nous bénéficierait donc indirectement de l'argent gagné par un très riche — couramment réinvesti — en profitant des bénéfices sociaux de l'investissement.** Selon l'analyste, le monde doit être perçu comme un environnement d'opportunités et d'occasions à saisir mais souffrirait d'un manque d'entrepreneurs osant se lancer dans la compétition économique darwinienne. Il conseille dès lors de rétribuer au maximum la prise de risque pour inciter le grand public à prendre part au jeu. Les États auraient ainsi le devoir de prendre des mesures incitatives pour récompenser davantage le succès. Quid du Parlement européen et de la Suisse, l'un ayant voté une mesure historique d'encadrement des bonus et l'autre une limitation des rémunérations excessives ? Conard réfute tout argument moral : favoriser l'accumulation du capital et les inégalités de revenus serait une invitation à la prise de risque potentiellement bénéfique pour le bien de la communauté.

Quand bien même cette théorie s'avérerait choquante, elle trouva un écho considérable auprès de nombreux économistes américains. Cependant, nous

Quid de l'utilité sociale d'un riche ?

pourrions soulever deux limites majeures à ce modèle. D'une part, tous les riches ne réinvestissent pas massivement leur argent dans l'économie. Cohabitent de nos jours une richesse dite « créatrice » au sens de Conard — celle des entrepreneurs — et une richesse « sans valeur », volatile et destructrice de lien social émanant de certains produits dérivés et de la spéculation outrancière qui rassemblent toutes les critiques. D'autre part, l'ouvrage de Conard semble ignorer que les règles du jeu sont souvent biaisées par l'immixtion des riches dans les dessous du monde politique. **Comme en témoigne la « Théorie de la recherche de rente » — ou rent-seeking —, des personnes ayant fait fortune grâce à une bonne idée, une innovation, freinent les idées nouvelles et l'entrée de nouveaux acteurs en infiltrant les autorités de contrôle et les arènes du pouvoir.** Le film *Inside Job* de Charles Ferguson le montre magnifiquement : les connivences entre ceux qui créent les règles et ceux qui les appliquent sont légion. La pression des lobbies fausse le jeu de la libre concurrence et de l'incitation à la prise de risque dont Conard nous vante les mérites. Certaines personnes devenues riches le restent en contournant les règles et accumulent des richesses improductives pour la communauté.

Quand bien même cette analyse de la rentabilité économique des personnes fortunées serait contestable sur certains points, un même constat doit transparaître à travers les petites phrases assassines dont les riches sont si souvent les victimes : la critique est légitime et cet article n'est pas là pour la contester mais simplement pour nous rappeler que ces bêtes noires de l'opinion publique représentent néanmoins un terreau fertile pour l'économie dont nous sommes les seconds — ne leur piquons pas les premiers honneurs — bénéficiaires.

Et l'économie n'est pas l'unique allocataire des super-riches. **En effet, ceux-ci cherchèrent de tout temps à légitimer les pièces d'or accumulées à travers deux outils qui n'ont pas changés : le mécénat et la philanthropie.**

Et si la Renaissance italienne eut été enfantée par le florin ? C'est ce que certains historiens s'essayèrent à montrer. Au XVème siècle, Côme de Médicis était un riche banquier fort inquiet d'avoir bousculé, en s'élevant socialement grâce à l'argent et au grand dam de l'Église, l'ordre féodal établi. Rongé par la culpabilité mais surtout par la peur d'avoir à rejoindre nos chers usuriers dantesques, il décida, par repentance, de faire don de sa fortune à la chrétienté. Les paroisses furent rénovées, les prêtres toscans jubilaient. Avec l'essor du platonisme, selon lequel l'instruction et les arts permettraient de se rapprocher du divin, les dons des riches italiens ne furent plus destinés aux seules Églises mais aussi aux peintres, sculpteurs et poètes dont la péninsule regorgeait. C'est ainsi que naquit la dynastie des Médicis, profitant de l'argent de leur riche ancêtre pour participer à l'esthétisation de la vie publique et permettre aux plus beaux trésors florentins de sortir de terre.

L'art est pour les riches, encore aujourd'hui, un puissant outil d'élévation, de distinction et de légitimation. L'exemple le plus frappant étant celui du généreux mécène François Pinault qui, en tant que féru d'art contemporain, ouvrit notamment les portes de sa fondation vénitienne en 2007. Alors que sa fortune est estimée à 6 milliards de dollars, ce super-riche est peu diabolisé par une opinion publique davantage encline à dénigrer les dérives de son grand rival Bernard Arnault. Sa contribution à la diffusion et à l'affirmation de l'art contemporain apparaît clairement comme un puissant facteur de légitimation d'une fortune tout aussi démesurée que celle du pernicieux patron de LVMH. Qu'ils soient spéculateurs ou collectionneurs avérés, les riches demeurent une pièce maîtresse du développement de la vie culturelle nationale. Et l'écho de ce constat résonne d'autant plus fort depuis la crise de 2008 qui fut suivie de coupes budgétaires dans les subventions étatiques. Par le prêt de leurs œuvres à certains musées ou des dons à différentes institutions et quand bien même leurs motivations seraient aujourd'hui essentiellement fiscales — adieu la repentance ! —, les riches nous permettent de jouir de certaines expositions dans des musées rénovés lors des dimanches ensoleillés.

Enfin, nous pourrions rappeler que certains super-riches — malheureusement peu nombreux — se veulent aussi philanthropes. Ainsi, Bill Gates, par le biais de sa fondation, a donné trente milliards de dollars afin d'apporter sa pierre à l'édifice encore souffreteux de la lutte contre l'extrême pauvreté. Warren Buffett le suivit en y apportant quelques trente-et-un autres. **Certains crieront à l'imposture et dénonceront une attitude hobbesienne voire utilitariste : le riche ne donne que pour soulager sa conscience rongée par la culpabilité d'une fortune non méritée.** D'autres comme le prix Nobel Herbert Simon estimeront que c'est un moindre mal au regard d'études démontrant que le capital social — ensemble des ressources naturelles et savoir-faire d'une société — est responsable à 90% de leur fortune. Ce ne serait donc qu'un juste retour des choses. Qu'importe. Une étude américaine a révélé que les Objectifs du Millénaire pour le développement de l'ONU ambitionnant de diviser par deux le nombre de personnes en situation d'extrême précarité pourraient être financés si les 10% des individus les plus riches donnaient un tiers de leurs revenus pendant une année. Ce constat pourrait nous faire rêver, qu'après avoir permis l'éclosion des plus beaux trésors de la cité florentine, les gens fortunés abattront peut-être un jour, à coups de milliards, les murs de la pauvreté. Et l'opinion s'entendra peut-être alors scander : « Riches cons, revenez ! ».

Hugo Matricon, L3 Droit Gestion

Equité – L'étatique combat du XXIème siècle

Le XXeme siècle, virage crucial de l'Humanité, a révélé au grand jour de multiples « réalités ». L'une d'entre elles est qu'un Etat trop puissant — vous aurez reconnu l'URSS — est une situation terrorisante. Une autre, que l'échange commercial permet de pacifier les frontières. En mettant le pouvoir étatique en balance avec la libre-entreprise, nous avons favorisé l'échange et fait taire les volontés belliqueuses des états acquis au néo-libéralisme. Mais l'autre extrême, celui d'un Etat trop faible, est également terrorisant.

L'Etat est le seul agent dont le but n'est pas d'améliorer sa condition, mais de la maintenir. Le but du pouvoir en place est sa réelection, et non à proprement parler l'enrichissement du groupe « Etat ». A ce titre, l'Etat devrait protéger ses électeurs et, c'est ce que nous observons fréquemment, tenter de limiter les inégalités par le bas. **Dès lors, le pouvoir de l'Etat devient vital dans l'ère actuelle, où l'inégalité entre les Etats et à l'intérieur des Etats promet de ne pas faiblir.** Les efforts mondiaux pour tenter de faire une place à l'Afrique sont loin d'avoir été couronnés de succès ces dernières années (entre 1980 et 2006, elle a perdu 50% de ses parts de marché à l'exportation — ce qui est « dramatique » dans un système basé sur l'échange). Quand l'ONU se gargarise de la réduction de la part des personnes vivant sous le seuil d'extrême pauvreté dans le monde, l'Afrique subsaharienne doit rire jaune (47,5 % en 2008 contre 51,5 % en 1981 — soit 4% de baisse en 28 ans). Mais ces pourcentages restent plus flatteurs que la réalité : **la croissance démographique a fait son « petit » effet et la pauvreté extrême a en fait presque doublé** (386 millions de personnes concernées en mai 2012 contre 204,9 millions en 1981). Pendant ce temps, n'oublions pas les 95000 nouveaux super-riches (au patrimoine supérieur à 30 millions de dollars — une somme qu'il faut environ 1000 ans à engranger au salaire moyen français) que la Terre comptera d'ici dix ans, d'après l'institut immobilier Knight Frank.

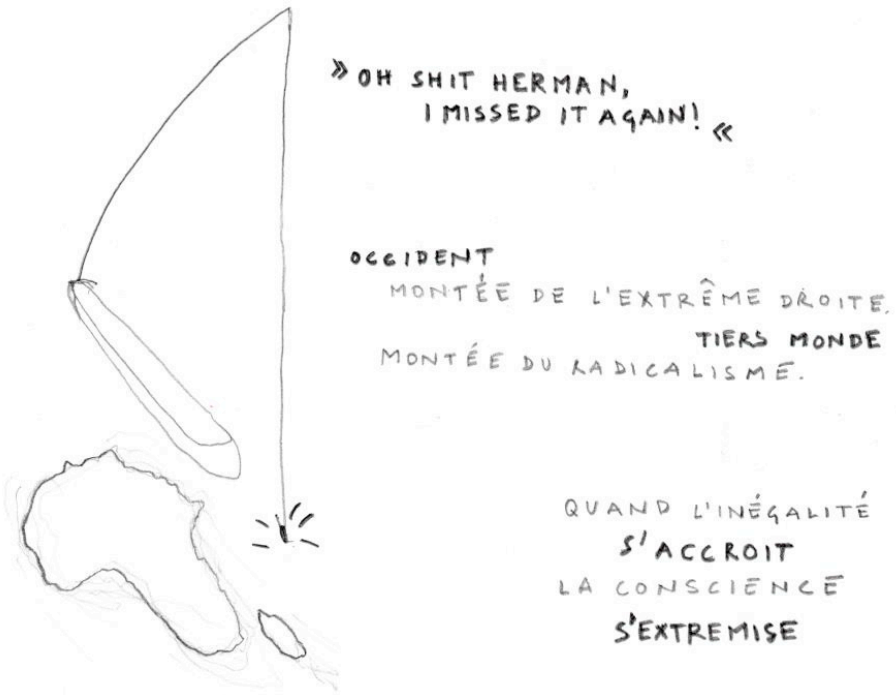
L'Etat doit prendre des décisions fortes, contraindre la liberté quand elle est excessive. Non pas pour renforcer son propre pouvoir, mais pour assurer une stabilité de long terme. Car l'inégalité est le terreau de la violence, et est à la source du terrorisme venant de pays « pauvres » tout comme elle était à l'origine du génocide rwandais. Machiavel nous le disait : ce qui importe à un Etat n'est pas le gain absolu, mais le gain relatif, gain comparé à celui des autres. **La quiétude mondiale ne se fera donc pas en accroissant les inégalités, sous couvert du fait que les plus pauvres réalisent un gain.** Et notre modèle commercial, basé sur des gains absolus pour chacun, considère à tort que l'on peut négliger la répartition inégale des surplus.

Le réel combat pour l'équité des conditions et l'entente cordiale globale doit se traduire entre les nations par un partage égal des gains de l'échange, ce qui désavantagera évidemment les pays les plus avancés. Mais ne serait-ce pas là justice puisque nos entreprises exploitent directement sur place les avantages comparatifs des petits pays ? Ce partage des gains ne naîtra que d'un pouvoir juridique fort et mondial, à savoir d'organisations internationales équitables, ayant pour objectif le bien-être de l'Homme à long-terme et non la protection du système en place où nous croissons (devons-nous croître ?) grâce à de l'argent que nous n'avons pas.

Le débat sur l'importance de l'Etat et de sa souveraineté financière est tout aussi cruciale à l'intérieur des frontières. **La philosophie dominante reconnaît à chacun le droit de s'enrichir au-delà de toute limite du moment qu'il ne commet aucun délit.** Cette simple proposition n'est-elle pas aberrante ? N'est-il pas évident que la simple probabilité qu'un individu détienne la majorité des richesses est un écueil majeur au bon fonctionnement

La quiétude mondiale ne se fera donc pas en accroissant les inégalités, sous couvert du fait que les plus pauvres réalisent un gain.

de notre monde ? Il est temps de reposer les bases de la liberté individuelle, qui doit s'arrêter là où commence celle des autres. Or l'accumulation démentielle de richesses d'une certaine frange de la population et des institutions bancaires est finalement une réelle ponction sur l'économie, puisque l'enrichissement des banques (21 milliards de dollars de bénéfices pour JP Morgan en 2012) ne se traduit pas par une facilitation du crédit et une baisse des taux, en particulier des taux de prêts aux Etats (ce qui met en péril la continuité du service publique). La richesse des super-riches a augmenté de 566 milliards de dollars en 2012. 566 milliards échus à des personnes qui ont déjà de quoi vivre plusieurs vies sans travailler. Limiter, à un seuil très élevé, la richesse des personnes et des groupes privés par la taxation peut déboucher sur une situation désirable : un Etat se désendettant, ayant les moyens de protéger la population,



de stimuler l'économie, et d'atténuer la fracture entre les classes. **Ceci ne prône pas l'égalité parfaite des richesses, qui est dangereuse, mais bien l'équité, facteur de stabilité.** Il est nécessaire que des agents aux capitaux importants existent dans la mécanique de l'investissement. Mais il ne peut être permis que les personnes richissimes accroissent leurs revenus de 566 milliards de dollars en un an, quand 5 milliards de dollars par an pendant 30 ans suffisaient, en 2000, à éradiquer la faim dans le monde. Rémunérer le travail équitablement par rapport au risque permettrait également de redorer le blason de la justice sociale.

Finalement, retenons que nous avons besoin du libéralisme, en ce qu'il nous enseigne que l'échange est un moyen de pacifier le monde. **Mais si le système libéral mène à une captation de la richesse mondiale, dans un sombre halo de pollution, par un groupe restreint d'individus, alors la trouvaille libérale n'aura de finalité que de relancer des conflits de grande échelle.** De plus, si le libéralisme a supprimé les guerres « physiques », il n'en est pas moins conflictuel au regard des affrontements économiques sans précédents qui agitent le monde. Nous avons la technologie et la richesse pour arriver à une situation de confort et de stabilité mondiale, mais il nous faut limiter certaines libertés privées qui mettent en péril le pouvoir des décideurs étatiques et l'équilibre écologique. Ces décideurs nous sont essentiels car ils oeuvrent directement pour l'équité, et ceci dans leurs intérêts. De plus, la mise sous contrôle de l'Etat par le monde financier est un terrible déni démocratique : la perte de latitude monétaire des Etats est une indéniable perte de puissance des nations. Et comment sanctionner des institutions non-élues, donc sans visage ? La crise de 2008, celle du laissez-faire, nous a montré la centralité de la mission stabilisatrice de l'Etat ; et aujourd'hui, en pleine crise de la dette, où les banques prouvent aux yeux du monde leur indifférence éthique, il est urgent de redoter l'Etat des fonds qui lui assurent un poids forcément supérieur aux autres agents dans les décisions d'intérêt public. **L'Etat n'est pas un agent comme les autres et ne devrait pas, comme le prône l'Union Européenne par exemple, être soumis au jeu de la libre concurrence économique.** Ni s'y engager les bras ouverts en privatisant les entreprises publiques. Bien sûr, le contrôle démocratique sur les gouvernements se doit dans le même temps d'être implacable.

Quand 50% du déficit public vient des intérêts dûs aux banques, et que les super-riches ne connaissent pas la crise, les agents dont la richesse est à plafonner, d'une manière ou d'une autre, semblent tout trouvés – et la symbolique de ce geste irait dans le sens de l'apaisement social. Il est également important de s'inspirer des modèles à forts taux d'imposition, dont l'efficacité nous est enseignée par les pays scandinaves. **Car la redistribution n'est pas une question d'assisstanat, mais de justice dans un système libéral où le capital de départ biaise toute compétition.**

Lionel Pelisson,
L3 Économie Appliquée

Allô quoi, t'as pas de cerveau ?

« Allô, t'es une fille t'as pas de shampoing ? ». Cette phrase redondante et à la construction grammaticale hasardeuse est inscrite à jamais dans nos esprits. Désormais, à chaque fois que vous décrocherez le téléphone, la silhouette siliconée de Nabilla, brillante participante de l'émission hautement intellectuelle « Les anges de la télé-réalité » sur NRJ12, surgira malgré vous dans votre esprit. Et oui, notre jeune génération l'a peut-être oublié, mais à l'origine le terme allô ne servait non pas à apostropher de manière agressive son interlocuteur sur des questions plus ou moins essentielles, mais bien à le saluer poliment lors d'une conversation téléphonique.

Les réseaux sociaux se sont emparés de cette fameuse problématique pour en faire une satire, comme ils en ont l'habitude, en en faisant ainsi leur nouveau leitmotiv humoristique. **Comme si cela ne suffisait pas, les médias de tous types, de Closer au Figaro, ont pris le relais, ce qui eut comme effet d'amplifier et de prolonger la durée de vie d'un événement ... en soi pas si phénoménal.** Ainsi, *Charlie Hebdo*, à travers son humour habituel, a subtilement mêlé l'envolée lyrique de Nabilla avec l'élection papale. Plus fort encore, le journal *Libération* a fait de la Playmate en devenir l'objet d'une quatrième de couverture qui a suscité de nombreuses réactions dans la sphère médiatique. Et là, ce fût la fin. Le phénomène Nabilla, accompagné du questionnement capillaire vital pour la société (les filles doivent-elles constamment être

▼ *Non mais allô quoi, je suis dans la rubrique Débats de La Plume... Vous me recevez ?*

en possession d'un shampoing ?!), s'est alors propagé, telle une gastro-entérite en plein mois de février, dans toutes les sphères de la société. À votre grand étonnement, il constitue non seulement la nouvelle campagne marketing d'Ikéa pour promouvoir son coussin *Hållö*, mais nos chères députées s'en servent aussi à l'Assemblée Nationale pour interpeller le Premier ministre en plein discours, et votre grand-mère y fera référence lors du prochain repas de famille.

Tout comme Nabilla, les « héros » de la télé-réalité prennent aujourd'hui trop de place dans nos vies, et en deviennent même envahissants. **Leur abîme intellectuel nous hante, tel un phénomène paranormal, sans que nous puissions nous l'expliquer.** Pourquoi êtes-vous hypnotisés par ces émissions, au risque d'y abandonner toute autre activité ? Pourquoi ressentez-vous le besoin d'en parler ironiquement autour de vous ? Pourquoi un tel intérêt pour des individus en apparence d'une profonde débilité, manipulés par des boîtes de production avides de zizanie, de chaos et, a fortiori, de profit ? Pour parler de l'irrationnel, tentons de raisonner rationnellement. Nous exposerons ici trois hypothèses.

La première, celle qui nous viendrait le plus simplement à l'esprit, est assez dégradante : l'Homme est bête. Et notre intérêt pour ces émissions marque un certain déclin de notre société ainsi que de nos capacités intellectuelles. Selon nos amis les philosophes grecs, un temps de loisir — skholè — devrait être accordé aux Hommes pour s'épanouir, à travers la philosophie, l'art, et autres festivités éducatives. Mais ces pauvres Hommes s'imaginaient-ils que nous allions succomber à l'abrutissement facile de la télé-réalité ? **Des siècles de progrès de l'Humanité pour en arriver là : l'apogée d'une récession culturelle — pour ne pas dire d'une lobotomisation — est atteinte.**

Deuxième option, plus compatissante pour le genre humain : l'Homme moderne manque cruellement de confiance en lui. La vision d'une bêtise supérieure à la sienne le réconforte et le conforte dans une image plus glorieuse de sa personne. **Aussi efficace qu'une séance chez un psychologue, le concentré de stupidité offert par la télé-réalité remet dans le droit chemin de l'ambition personnelle les brebis égarées.** Finalement, elle rassure, flatte l'ego et parvient même à atténuer les petites névroses du quotidien.

Dernière possibilité, sûrement la plus cohérente : l'Homme est profondément méchant. Il n'y a rien de plus jouissif pour lui que de se moquer de son prochain, de préférence lorsque ce dernier se trouve dans les abysses de l'estime humaine. D'après cette hypothèse, ce phénomène ne serait donc pas nouveau, puisqu'il constituait l'essence même des Jeux du Cirque dans l'Antiquité. **Tels les condamnés à mort dévorés par les lions sous les yeux de spectateurs assoiffés de violence, Nabilla et sa clique sont jetées dans l'arène du reality show sous le regard d'une société à la recherche d'un cynisme poussé à son extrême.**

Ainsi, paradoxalement, ces émissions en apparence aliénante, cachent subtilement une problématique sous-jacente : elles nous poussent à une réflexion sur le genre humain, son comportement et, par conséquent, sa vie en société.

Hypocrisie : nom féminin, comportement par lequel on exprime des sentiments que l'on n'approuve pas. Finalement, que nous soyons bêtes, méchants, ou que nous manquions simplement de confiance en nous, notre intérêt nié pour la télé-réalité n'en démontre pas moins une sérieuse hypocrisie de notre part. Il en va de même pour les médias, qui l'utilisent à des fins commerciales. **Bien qu'elle soit critiquée, qu'elle constitue, selon nos propres dires, l'anéantissement de la culture française, la télé-réalité reste pourtant omniprésente dans notre environnement.** Ainsi, de la destruction de la langue de Molière, aux références historiques douteuses (Nabilla évoquant dans l'émission la guerre mondiale de 78), nous assistons au sacrifice des prochaines générations en proie à ces programmes.

Et cette hypocrisie n'épargne personne, nous non plus : la simple écriture de cet article de dénonciation d'un buzz amplifié et exagéré, et finalement pas si éclair, est en soi une fourberie. À bon entendeur.

Eugénie Tenezakis, L2 DEGEAD
Guillaume Delamarre, L3 Gestion

A Year in Beirut

Beirut is what we would call **a paradoxical city.** Besides the political instability, the electricity shortage and the tensions, it is a vibrant city full of life, joy and spontaneity. In this part of the world you live day by day, you enjoy the moment, because the next day, the next hour, the next minute, things might change dramatically. **Appreciating life takes on its full meaning.**

Despite my Lebanese roots, I have been willing to spend a year there in order to better understand the situation of the country and the region. I decided then to go to Saint-Joseph University (USJ), one of the best universities of the country and study Political Science and the Arab world. Most of my classes were in French since the USJ is a French-speaking university. Actually, most of the classes in Lebanese universities are in French or English and most of the students in my class were foreigners, especially French. Language should not be a hurdle in Lebanon for people speak at least French or English, sometimes both.

My classes were very enriching since I had the opportunity to study from a complete different point of view. This was funny because I had to confront what I had learned in France with what my professors were teaching in Lebanon. I will say that to understand the Middle East, you really have to live there and study it from the inside. Besides, the context was even more interesting since the Arab spring was at its peak, especially in Syria. We had all the elements to go further in our studies and analysis.

Since my classes were only on the afternoon, I decided to do an internship during my second semester. I'd wanted to work for the United Nations for a long time so I applied there and in other UN agencies. I was finally hired in the United Nation Development Program (UNDP) for 6 months at the resources managements unit. **Working for UNDP makes you feel part of an entity, a network working for a better change.** I was not part of a particular project but I had to work along various ones, getting to know what was implemented to develop Lebanon. These projects focus on four main issues: Peace building, Environment, Social development and Governance. I quickly felt part of the team and the whole agency. **As a citizen of the world, I was pleased to hear so many languages in the same building. At the end of my internship, I felt very wistful. Those 6 months passed so quickly.**

Beirut is what we would call a paradoxical city.

But life in Lebanon was itself the most beautiful experience. The weather was amazing most of the time. I used to spend my weekend at the beach or boating with my friends. In winter, I would go skiing in the morning and come back home to the city have diner or party the same day. The nightlife is pretty amazing, especially during summer with all of the "rooftop" clubs and bars. And above all, people are helpful, welcoming, but they are also so alive, which is a real lesson of life. **After a Lebanese experience, you will never see things the way you used to.**

Linda Awad,
M2 Affaires Publiques

Malgré le chaos, des raisons d'espérer ?

Parlons d'Afrique. Parlons de ce qui s'y passe. **Les premières pages de l'actualité des médias français et même internationaux reflètent toujours (ou presque) l'image d'une Afrique réduite à un continent en perpétuel état de guerre. Que peut-on y faire ? Qui blâmer ? Ces préoccupations ne sont pas les plus pertinentes. L'actualité est telle qu'elle est, toujours à l'affut des derniers événements, et de préférence tragiques pour attirer un public si friand de ce genre d'informations. La question que nous devons nous poser est plutôt : malgré ce chaos apparent n'y a-t-il pas des raisons d'espérer ?**

Alors certes, le Mali autrefois paisible démocratie d'Afrique de l'Ouest ayant accompli de considérables efforts de développement, voit tout cela ruiné par le coup d'État ayant déposé l'ancien Président Amadou Toumani Touré, suivi quelques mois plus tard de la prise du Nord du Mali par les rebelles du Mujao et de Ansardine. Certes, la République Centrafricaine a depuis le 24 mars 2013 pour Président auto-proclamé le chef des rebelles de la Seleka, arrivé au pouvoir par les armes. Certes, la République démocratique du Congo n'est jamais sortie de la guerre, Goma capitale de la province du Nord Kivu (une des régions au sous-sol le plus riche du pays) est perdue, puis reprise aux mains des rebelles. L'Ouest de la Côte d'Ivoire reste le fief de chefs de guerre n'ayant pas désarmé et terrifiant toujours les populations locales. Certes, le géant nigérian est désormais confronté à une considérable menace interne, celle de Boko Haram, une secte islamiste radicale dont les attentats contre le siège des Nations unis à Abuja et dans une église ont choqué tout le pays ainsi que la communauté internationale.

L'Afrique reste un continent instable. Mais se limiter à cette unique observation reviendrait à occulter toute une facette du continent, celle de son incontestable décollage économique. Le PIB de la zone subsaharienne a ainsi progressé de près de 6% en 2012, permettant à cette région d'être la seule au monde à avoir vu sa croissance s'accélérer.

Des innovations naissent en Afrique afin de répondre aux besoins de développement et elles fonctionnent bien au-delà des espérances. À l'image du *mobile banking* apparu d'abord en Afrique de l'Est et aujourd'hui présent dans l'ensemble des pays africains. Le *mobile banking* est un service de transfert d'argent à partir de son téléphone mobile permettant de réduire considérablement les coûts de transactions et surtout d'augmenter l'accès des plus pauvres aux services financiers de base. Le service de *mobile banking* M-PESA au Kenya est révélateur de cet incroyable succès qui a permis de concilier à la fois un objectif de développement et de rentabilité.

Nous pouvons aussi parler du Ghana, ce pays anglophone d'Afrique de l'Ouest qui est entré en 2011 dans la catégorie des États « à revenu intermédiaire » avec une croissance de 13,5%. Les taux d'intérêt ont baissé, l'inflation se stabilise et le gouvernement entreprend de véritables efforts pour diversifier l'économie ghanéenne qui repose essentiellement sur le cacao, l'or, le tourisme et désormais le pétrole.

Parlons du Congo Brazzaville avec une croissance de 5% en 2011, qui a réussi à atteindre le point d'achèvement de l'initiative en faveur des pays pauvres très endettés (PPTE) et qui a pu profiter de l'allégement de sa dette publique pour développer ses infrastructures. Routes, aérogares, usines de traitement d'eau, centrales électriques...

Parlons du Sénégal qui, malgré une campagne présidentielle marquée par des tensions extrêmes, a réussi sa deuxième alternance démocratique : Abdoulaye Wade a accepté sa défaite face à l'un de ses anciens Premiers Ministres Macky Sall.

L'Afrique reste un continent instable. Mais se limiter à cette unique observation reviendrait à occulter toute une facette du continent, celle de son incontestable décollage économique.

De manière plus générale, le Rapport sur le Développement Humain de l'Afrique en 2012 du PNUD souligne « la mise en place d'un changement structurel profond grâce à l'adoption d'une approche multisectorielle dans toutes les interventions de développement, depuis l'accès à la santé et aux infrastructures, en passant par l'autonomisation des femmes ». De même, la Banque mondiale a constaté des améliorations significatives au niveau de la gouvernance et de la gestion macroéconomique des pays africains. L'édition 2012 du rapport Doing Business salue ainsi les efforts consentis par ces pays pour améliorer le climat des affaires. Ces améliorations ont poussé les investisseurs à se tourner vers l'Afrique, et pas seulement pour y injecter des investissements de court terme mais bien pour y effectuer des investissements de long terme. Les investissements directs à l'étranger (IDE) à destination de l'Afrique ont ainsi augmenté de près de 5,5% en 2012, soit un excellent signe de confiance de long terme à l'égard des économies africaines.

À la lumière de ces quelques faits, l'Afrique vous semble-t-elle toujours si mal en point ? Je pense que nous pouvons nous accorder pour dire qu'il y a des raisons d'espérer. Et ces raisons sont nombreuses. L'image que l'on a souvent de ce continent n'est pas erronée mais juste incomplète. **Nous pouvons fêter les succès de l'Afrique sans oublier les nombreux obstacles auxquels elle doit encore faire face. Nous pouvons porter un autre regard sur ce continent qui deviendra tôt ou tard un moteur de croissance mondiale.**

Fanny Laplace,
M1 Économie Internationale et Développement

▲ *Exu, Jean-Michel Basquiat, acrylique sur toile*

Le soleil est haut levé

1968, le soleil est haut levé, le vent est doux et la nature, éclatante. Jim relève la tête pour n'apercevoir que la beauté rayonnante du visage de Marie, penchée sur lui, telle un ange. La voix envoûtante de Janis Joplin se mêle subtilement à l'atmosphère ambiante, comme si chaque tonalité embrassait chaque atome de l'air, dans une harmonie presque parfaite. La perfection du moment était de celles qui se vivent rarement. Les pensées des deux jeunes gens se mariaient dans une euphorie tranquille. Summertime ... les yeux plongés dans ceux de Jim, Marie lui susurre, d'une voix douce, entrecoupée par les paroles : « Promets-moi ... », the living's easy, « Promets-moi qu'on ne sera jamais comme ces vieux cons ... », You're gonna spread your wings, child, « Promets-moi qu'on vivra d'amour et d'eau fraîche et que rien ni personne ne nous arrêtera sur l'autoroute du bonheur... », take to the sky, « Promets-moi qu'on n'oubliera jamais pourquoi on vit ... ».

C'est le genre de moments où il vous semble tenir l'essence même de la vie entre vos mains. Tout devint clair pour Jim. Les différents éléments formant l'absurdité d'une vie sans but qui, jusqu'à présent, tourbillonnaient dans son esprit dans un chaos complet et fracassant, semblaient se ranger dans une cohérence inégalée. Des moments furtifs et heureux, au carrefour d'une vie de voyages et de découvertes, marquée par la tolérance et la curiosité. Une vie à la légère, où l'humanité retrouverait ses valeurs ; une vie de méditation, de réflexion. Une vie sans attaches matérielles et personnelles qui freinent la liberté et l'évasion mais qui n'occulteraient pas le partage et l'amour. Un amour non pas égoïste et possessif, mais un amour dédié à l'humanité. Peace and Love comme disaient les autres. C'était le pourquoi du comment de l'être humain sur terre. Cela et rien d'autre.

Une énorme vague, une secousse profonde et magnifique allait bousculer l'ordre établi. Jim aimait imaginer sa vie comme inscrite au sein d'un événement marquant. Il aimait faire partie intégrante d'une foule humaine, uniquement guidée par des convictions s'abrogeant de tout symbolisme politique ou religieux. Ses sens s'exaltaient à l'idée d'appartenir à une génération qui allait amener l'avènement d'une nouvelle ère. Ce rassemblement autour d'une idéologie prônant simplement l'amour et la paix apparaissait comme sa raison de vivre et le guide de son existence. Qui pouvait lutter contre une jeunesse féroce, soulevée par une vivacité indomptable, une adrénaline puisée dans le désir de fonder une société nouvelle ?

Rien ni personne ne pouvait les arrêter ...

Jim fût tiré de sa rêverie par un éclat de voix. Il rouvrit les yeux et s'aperçut qu'il était assis sur le même banc, dans le cœur du parc où il avait passé son enfance.

1990, le soleil est encore haut levé. Les hippies n'ont pas arrêté la guerre du Vietnam, le LSD s'est avéré dangereux, et Morrison, Joplin, Hendrix, sont morts. Une génération entière se réveille, l'esprit fatigué et les membres endoloris comme lors d'un lendemain d'une fête trop arrosée. Comme Jim sur son banc. La désillusion frappe à la porte des rêveurs désormais adultes et responsables. Un désenchantement qui ne laissera plus que le goût amer du regret parmi ces idéalistes. Une tornade furtive qui n'a réussi à arrêter la machine du temps que durant une décennie.

Vingt ans après, Jim est salarié dans un cabinet d'architecture. Ses projets

idylliques d'une vie bohème ont disparu, comme écrasés par le poids de contraintes matérielles bien qu'abstraites et absurdes dans son esprit. Le spectre d'une vie monotone et sans saveur plane à ses côtés, comme une aura angoissante.

Non, attendez. Regardons de plus près. Jim n'est pas esclave de sa vie. Il ne la voit ni comme monotone, ni comme une désillusion. Le déclin du mouvement pour l'amour et la paix n'a pas marqué la fin de ses espérances et l'extinction de son idéal. Pour lui, seule la forme esquissée d'un mode de vie incompatible à long terme avait pris fin. L'idéologie, elle, perdurait, et perdurera. Il menait sa vie guidé par les mêmes valeurs. Il vivait désormais avec Marie, et aimait la quiétude de son existence qui sonnait la fin d'une période intense de voyages et de découvertes. Il pouvait désormais user des enrichissements spirituels acquis, dans un apaisement et un recul qui n'enlevaient en rien l'excitation de la vie. Il pouvait maintenant exploiter ses connaissances, et laisser la lutte active pour une nouvelle société dans les mains d'une prochaine génération.

Oui, Jim était persuadé que rien n'avait changé. Le mouvement allait s'amplifier. Pour lui, tous les ingrédients étaient réunis pour qu'une nouvelle génération prenne le relais. La forme n'était plus la même, mais la doctrine restait semblable, voire intensifiée. Le rang des adeptes, lui, s'était élargi. Et les cris de ces jeunes ne pourraient plus être étouffés, car ils avaient entre les mains toutes les armes pour instaurer cette nouvelle société dont ils rêvaient tant. Les nouvelles technologies allaient plus que jamais les rendre proches les uns des autres, matériellement et spirituellement. La découverte facilitée de cultures diverses allait amener la tolérance et la paix. Les idées altruistes allaient se propager à une vitesse inégalable. De grands rassemblements allaient être organisés.

Le mouvement hippie n'est pas mort. Il s'est réincarné dans une nouvelle génération qui mène une révolution silencieuse et tranquille. La boule au ventre, Jim esquisse un grand sourire, triomphant. Il allait léguer à ses enfants un monde en progrès sur la voie de l'humanité, sur l'autoroute du bonheur comme disait jadis Marie.

« Rien n'est fini » pensait-il en rejoignant son bureau.

Eugénie Tenezakis, L2 DEGEAD

[Exu]

L'étoffe
Les bris de coeur au dos des draps
Et une jupe démonique, place des Antilles
Quand les filles dans l'hiver s'habillent
Je perds mes mucus en vrilles sidas

Exu guidait les esclaves au Nouveau Monde
Exu, gigantiquement membré, hécatombes
Les plis d'jupes des oracles métisses
Et la toile de jute sur les genoux qui plissent,
Etoffe

Exu, tu fais peur. Reste avec moi qui rit
Etoffe mes discours et mes soleils internes
Au contour de mes cernes brûle
L'angoisse divine qui trace des émules
Au silex dans ma tête en berne

Le servage résout le problème du chômage

Exu ! Exu

Exu tu sais ?
Des gardiens il n'y en eu pas tant
On dérive globalement au mirador
L'homme, en général, on en fait des hors-bords
Plus tard on s'excuse en documentaires blasants

Les billes, ça ne se décharge pas à la fourche
La crème, on la fouette délicatement
On ne tue pas les porcs à la machette

Quitte à voguer-crever
Autant que tu ornes l'entrée
Déçue
Exu

Sors ta queue, exube-la
Arme le vieillard captif
D'échardes pigmentant son bras,
Sous les ondes d'un astre poussif
Qu'il puisse taire
Les crocs agressifs
Du molosse et du gros chat

Lionel Pelisson,
L3 Économie Appliquée
pillonsceline.tumblr.com

Concours Photo Dauphine 2013

Cette année, la Plume a eu l'honneur de faire partie du jury du concours organisé par le Club Photo, Aventures Urbaines. Retrouvez ici les deux photos primées ainsi qu'une interview de Christophe Brodin, Grand Prix 2013

Salut, peux-tu te présenter en quelques mots ?

Salut, je m'appelle Christophe, j'ai 21 ans et je suis étudiant en Master 1 Management et Organisation.

Depuis combien de temps fais-tu de la photo ?

Ça fait déjà quelques années mais je m'y suis mis plus sérieusement dès que j'ai pu acheter mon premier appareil photo reflex il y un peu plus de trois ans. A cette époque je suis aussi rentré au Club Photo Dauphine pour partager ce hobby.

Et c'est comment le Club Photo Dauphine ?

Pour tous les amoureux de la photo de près ou de loin et quelque soit leur niveau c'est vraiment top. Chacun peut profiter de nos deux labos à Dauphine pour développer, retoucher et tirer ses photos. Et c'est surtout l'occasion d'échanger avec les autres pendant des sorties, des soirées, un voyage et bien d'autres choses.

Peux-tu nous en dire un peu plus sur la photo gagnante ?

J'ai pris cette photo il y a deux ans lors d'une course de VTT de descente qui partait du haut de la butte Montmartre. Les pilotes passaient devant le Sacré Cœur et devaient sauter d'une passerelle surplombant Paris pour ratterrir dans les escaliers plusieurs mètres plus bas ce qui a donné naissance à ce cliché.

Le mot de la fin ?

Je tiens à remercier le jury qui apparemment a mis près de trois heures à délibérer pour choisir les finalistes.

Je baptiserai dans quelques jours en VTT, mon prix qui était cette année une caméra GoPro !

◀ *Rideover Paris, par Christophe Brodin*

▼ *Sans Repères, par Amaury Cabaud, deuxième prix*

Paris, le couac de la billetterie

Il y a quelques semaines, au lendemain d'une défaite contre Reims en championnat, Leonardo avait expliqué que le PSG était « une équipe faite pour l'Europe ». Le directeur sportif brésilien n'imaginait sans doute pas qu'il serait contredit par... sa billetterie.

Depuis l'arrivée des Qataris à l'été 2011, le Paris Saint-Germain est entré dans une nouvelle dimension. Un budget astronomique — 300 millions d'euros pour la saison 2012-2013, soit le cinquième budget européen —, un entraîneur mondialement reconnu en la personne de Carlo Ancelotti, un staff très garni, un recrutement galactique (Pastore, Ibrahimovic, Thiago Silva, Lavezzi, Lucas, Beckham...), et des ambitions extrêmement élevées. Si sur le plan sportif, malgré une première saison vierge de titre et un niveau de jeu parfois critiqué, le bilan est positif (leader du championnat et quart de finaliste de la Ligue des Champions), des couacs subsistent au sein d'un club qui se veut pourtant irréprochable. **Dernier échec en date, l'épisode de la billetterie.**

Lorsque, le vendredi 15 mars à Nyon, au siège de l'UEFA, **le PSG hérite du FC Barcelone à l'occasion du tirage au sort des quarts de finale de la Ligue des Champions,** la direction parisienne n'anticipe pas l'engouement qui va suivre. L'après-midi même, les places sont mises en vente sur le site officiel du club de la capitale pour le match aller au Parc des Princes. Mais face à l'inhabituelle affluence, la billetterie en ligne plante. Seule solution pour obtenir des billets, passer par la boutique du Parc en s'y rendant ou en l'appelant. Après une ouverture improvisée le vendredi après-midi, celle-ci est prise d'assaut par les supporters le samedi et le lundi. **Certains sortent la tente et dorment sur place pour être les premiers servis, d'autres attendent jusqu'à onze heures dans la queue avant d'obtenir le précieux sésame.** Et ceux-là sont les plus chanceux. Car nombre d'entre eux sont rentrés chez eux les mains vides, parfois recalés de manière agressive par les CRS après des heures d'attente. La cacophonie est similaire sur la ligne téléphonique, seulement ouverte le lundi. **Avec une moyenne de cent appels par seconde, les opérateurs sont totalement débordés et ne peuvent répondre à toutes les demandes.**

En tout et pour tout, **entre 700 000 et 1 000 000 de demandes de billets ont été décomptées** pour assister à la plus grosse affiche de l'année en France. Avec un stade d'une capacité de 45 000 places, le Paris SG ne pouvait évidemment pas satisfaire cette demande hors-norme. D'autant plus qu'avec 25 000 abonnés et 5 000 places bloquées par l'UEFA et par le Barça, **le club parisien n'avait en réalité que 15 000 places à commercialiser.** « *On ne peut se satisfaire de la manière dont les choses se sont déroulées,* a expliqué dans *L'Equipe* Frédéric Longuépée, le directeur général adjoint du PSG. *On souhaite la qualité aussi dans ce domaine et cela n'a pas*

Certains sortent la tente et dorment sur place pour être les premiers servis, d'autres attendent jusqu'à onze heures dans la queue avant d'obtenir le précieux sésame.

été le cas. Faire face à une demande d'une telle ampleur dans un délai aussi court n'était pas mission impossible, parce qu'il va falloir qu'on progresse, mais c'est une première dans l'histoire du club. Le phénomène a été comparable à une tournée des Rolling Stones. » Et comme pour les plus grands concerts de musique, **le marché noir a fonctionné à plein régime. Certaines places ont ainsi été mises en vente à plus de 1 000 euros l'unité.** Mais les acheteurs de billets sur ce marché parallèle ont peut-être eu une mauvaise surprise à leur arrivée au stade, le 2 avril dernier. En effet, Paris s'était donné le droit de désactiver chaque billet trouvé sur un site de vente non-officiel (Ebay, le Bon Coin, Viva Street, etc). Une réaction tardive du club parisien qui ne saurait faire oublier la défaillance de l'organisation de sa billetterie. Preuve que, malgré des moyens quasi-illimités et des ambitions démesurées, le PSG version cinq étoiles n'en est qu'à ses balbutiements.

Preuve également que **la capacité limitée du Parc des Princes représente un véritable frein au dessein parisien. Un projet d'agrandissement après l'Euro 2016 est en cours de réflexion.** Problème, l'environnement du stade bordant le périphérique limite fortement les possibilités. Une rénovation passant par un abaissement de la pelouse est envisagée, mais celle-ci ne permettrait pas de gagner plus de 5 000 places. **Le président Nasser Al-Khelaifi rêve d'un Parc à 60 000 sièges** ce qui nécessiterait une destruction puis une reconstruction, ce à quoi la mairie de Paris et les riverains s'opposent farouchement. **La dernière option considérée est un déménagement au Stade de France qui peut accueillir environ 80 000 spectateurs.** Cette alternative n'est pas du goût de l'immense majorité des supporters, très attachés à leur stade et à ce qu'il représente. « Nous jouerons chacun de nos matches européens au Parc des Princes. Nos racines sont là » a d'ailleurs confirmé le directeur général délégué du PSG Jean-Claude Blanc dans Le Figaro il y a quelques semaines. Paris ne jouera donc pas dans un stade de plus de 80 000 places comme le Camp Nou, Santiago Bernabéu ou San Siro. Mais est-ce véritablement indispensable pour rentrer définitivement dans la cour des grands ? Stamford Bridge contient par exemple moins de 42 000 places. Cela n'a pas empêché Chelsea de devenir champion d'Europe la saison dernière.

Quentin Moynet, L3 LISS

Dauphine mène le jeu

Cela fait maintenant cinq mois que l'année universitaire a commencé, et avec elle les compétitions sportives dans lesquelles, encore une fois, Dauphine et ses sportifs excellent. Conformément aux attentes, mais avec de belles surprises tout de même, les équipes dauphinoises se sont, pour la majorité, hissées très haut dans les compétitions pour cette saison 2012-2013, laissant envisager une année particulièrement faste en titres sportifs pour Dauphine, pour peut-être surpasser les résultats de l'année dernière, pourtant déjà exceptionnels.

Volley-ball

Championnes d'Île-de-France 2012 et Championnes de France des Grandes Ecoles (CFE) 2012, les volleyeuses se sont qualifiées pour la phase finale du CFE, et sont déjà encore une fois Championnes d'Île-de-France !
Les garçons eux, aussi Champions Île-de-France et 7e des Championnats de France, sont aujourd'hui vice-champions Île-de-France et sont qualifiés pour les quarts de finale du CFE.

Basketball

En équipe 3x3, les dauphinois sont vice-champions d'Île-de-France et qualifiés pour la phase finale du CFE.

Lutte

Les filles ont fini 2e au CFU, et six lutteur(se)s sont qualifiés pour le CFU en individuel.

Football

Championnes de France 2012, les joueuses de Dauphine sont en passe de se qualifier pour la phase finale du Championnat de France Universitaire (CFU), tandis que les garçons, Champions Île-de-France, sont qualifiés pour les huitièmes de finale du CFE.

Futsal

Les filles du futsal dauphinois ont vaincu les autres équipes universitaires à HEC pour finir vainqueur de la Coupe de France.

Handball

Les joueurs de handball dauphinois sont eux aussi d'ores et déjà vice-champions d'Île-de-France, et sont qualifiés pour les huitièmes du CFE.

Rugby

Alors que les rugbydettes sont championnes d'Île-de-France et en barrage pour la finale CFE contre Science-po, les rugbydos se sont quand à eux classés 3e d'Île-de-France (2e en 2012) et sont qualifiés pour les demis finale du CFE ; ils avaient atteint le même stade en 2012.

Tennis

Les équipes 1 et 2 filles survolent les compétitions, en prenant les deux premières place du Championnat d'Île-de-France (équipe 1 championne, 2 vice-championne), et sont toutes les deux qualifiées pour les quarts de finale du CFU.
L'équipe mixte est elle aussi championne d'Île-de-France, qualifiée pour la phase finale du CFE, alors que les garçons ont terminé 4e d'Île-de-France et sont qualifiés pour la phase finale du CFU.

Antoine de Béon, L2 DEGEAD CEJ

Le rugby français est dépassé

Une seule chose est certaine a propos de l'équipe de France : son incontestable inconstance. Cette dernière, et les résultats ridicules au VI Nations, sont le simple reflet d'un système en retard sur ses voisins. Système dirigé par des anciens du rugby, vieux de la vieille fermés aux réformes et bornés dans leurs choix.

Durant la totalité du Tournoi des VI Nations, les Français ont rarement été capables de produire du jeu collectif, et les seuls points rapportés sont le fruit d'actions individuelles. Pourtant, nous ne manquons pas de bons joueurs, et la plupart font partie des meilleurs mondiaux à leur poste : Dusautoir, Picamoles, pour ne citer qu'eux. Nos joueurs sont tous prometteurs et ont des résultats plus que positifs dans leurs clubs, alors pourquoi ne pas en faire autant en international ? Parce qu'ils n'en ont pas les moyens : le rugby est un jeu collectif, on ne peut jouer qu'avec les autres, et encore faut-il les connaître.

Si les joueurs n'y sont pour rien, c'est que le problème vient des choix faits par les entraîneurs et les instances dirigeantes, qui ne permettent pas à l'équipe de France d'évoluer au niveau qui est le sien.

C'est l'absence d'automatismes entre les coéquipiers qui les a empêché de dominer leurs adversaires. Ces automatismes ne peuvent se créer qu'avec des entraînements longs et nombreux, avec des stages avant les matches internationaux comme c'est organisé en Angleterre, un pays qui lui gagne ses matches. Ce n'est pas en alignant des lignes entières venant d'un même club que ces obstacles disparaîtront ; au rugby, la balle doit se transmettre aussi entre les lignes et avec une certaine aisance pour créer du jeu. La preuve : la France est pauvre en combinaisons face aux autres nations. Que fait-on lorsqu'on récupère le ballon ? Notre charnière le botte en touche, sans faire vivre la balle.

Cette absence de jeu, sauf rares moments d'éclats, ne vient pas que du sélectionneur et des entraîneurs non plus. Le problème est plus profond, car ces derniers doivent gérer des joueurs indispensables dans leurs schémas de jeu mais surchargés de matches (ils jouent la plupart entre 40 et 50 fois par an). Dans le Top 14, sûrement le meilleur championnat national au monde, les clubs ne peuvent substituer les internationaux avec des joueurs aussi bons, faute d'indemnisation du départ des joueurs. Ce sont là deux choses qu'il est impératif de mettre sur la table des réformes du rugby français, mais qui se heurtent à de franches oppositions de la part des dirigeants de la Fédération : le nombre trop important de matches des clubs et les faibles indemnisations d'« emprunt » des joueurs. Pourquoi ces refus ? Parce que la FFR et la LNR sont aujourd'hui composées de dirigeants d'un autre temps, celui du rugby amateur. Cette gérontocratie a subi le rugby professionnel plus qu'elle ne l'accompagné, n'ayant jamais saisi tous les aspects et difficultés d'organisation.

Le rugby est devenu un sport aux cadences infernales au détriment des périodes de récupération, les matches sont de plus en plus durs pour les organismes, et les enjeux bien plus importants. Comment alors continuer à évoluer dans un Top 14 (soit 26 matches par équipe, sans compter les phases finales), auquel il faut aussi ajouter les compétitions européennes ? Ramener le championnat à un Top 12 serait une mesure rationnelle, pour le bien des joueurs et pour la qualité des matches. Malheureusement, il n'existe pas encore de véritable concertation entre les dirigeants du rugby français et les clubs mais il semble régner au contraire une opposition entre les deux.

Cela se voit notamment très bien dans le système de compensation des clubs pour l'immobilisation de leurs joueurs internationaux lors des matches de l'équipe de France. Avec près de 500 euros par match et par joueur, comment un club peut-il remplacer une personne manquante ? Ce problème est particulièrement fort pour les grandes équipes comme Toulouse, qui aligne dix joueurs en équipe de France... C'est une équipe entière qui manque ici, et le Top 14 continue pourtant. Par comparaison, en Angleterre, la Fédération donne 200 000 euros par an et par joueurs aux clubs pour pouvoir avoir accès à eux plus souvent et sans contestation. L'écart est flagrant ...

Une meilleure compensation permettrait aux clubs de continuer à jouer au même niveau, sans les pénaliser pour avoir former et/ou entraîner de bons joueurs, et à l'équipe de France de pouvoir regrouper ses joueurs plus souvent, sans opposition des clubs.

Baisser le nombre de matches et mieux rémunérer les clubs pour la perte de leurs joueurs internationaux entraînerait une amélioration de la condition des joueurs, diminuerait la pression et la fatigue. Des objectifs d'autant plus importants que le rugby serait aujourd'hui gravement frappé par le dopage, seul moyen pour les joueurs de tenir le rythme effréné qui leur est imposé.

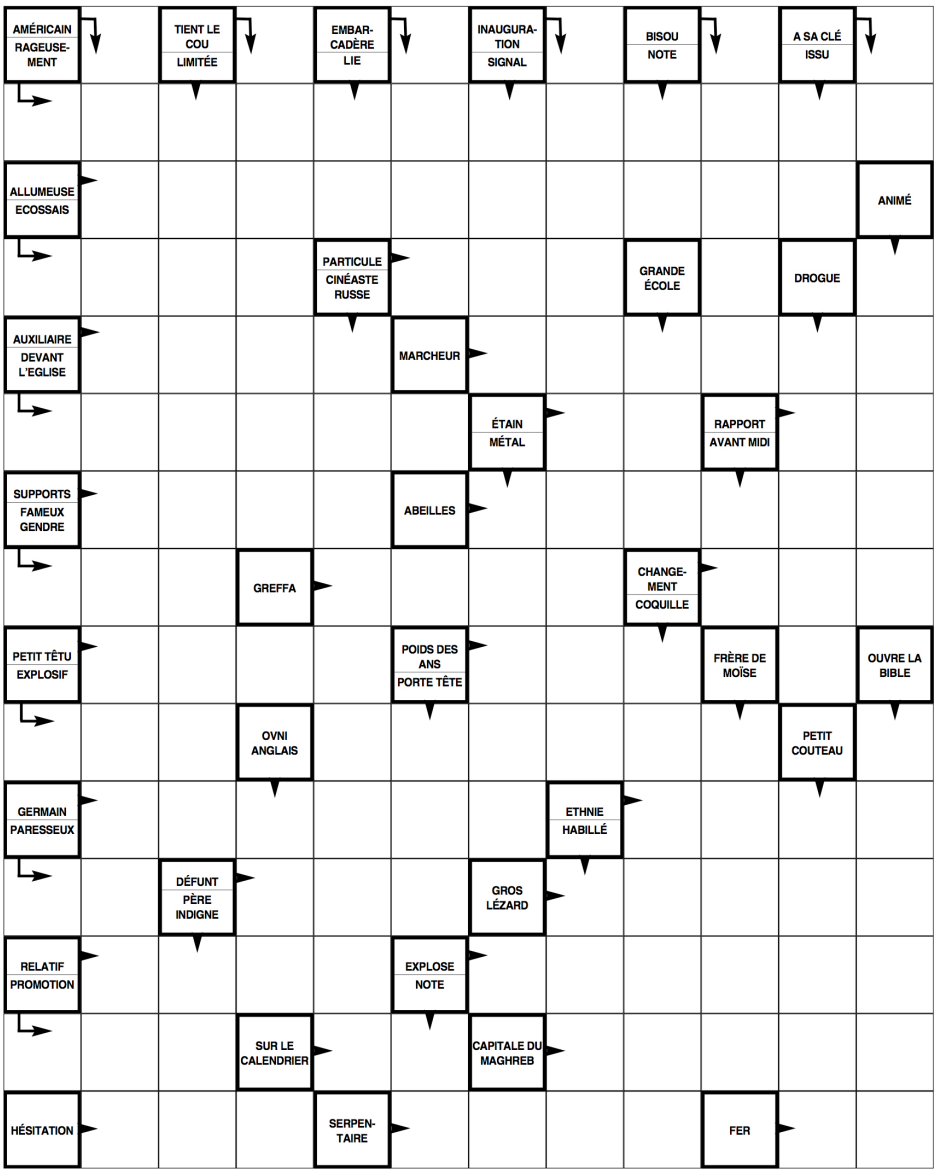
Antoine de Béon, L2 DEGEAD CEJ

Sudokus

5	4				6			
7		6			1		8	
			2			6		
1		4			3	8		6
				4				
3		7	8			9		1
		3			8			
	9		6			7		8
			4				6	3

6		3	2					
	9					7		5
				9	3			6
5	6		7		2		1	
	8		6		1		7	4
8			9	1				
7		6					8	
					8	1		2

Mots fléchés



La Plume vous a vus :

Dauphine Art Week, atelier street art

La Plume fait peau neuve et vous invite à visiter son site qui arbore un nouveau design : *laplumedauphine.fr*

Elle vous écoute et vous répond également sur son compte twitter : *@laplumedauphine*

PS : étudiants dauphinois, bon courage pour les partiels !